**VOIR ENSEMBLE **

# **~AUT000015 rue Mayet**

##### **75006 PARIS**

**Tel : 05 55 50 70 03**

**(Limoges)**

#### BULLETIN

**de la**

#### COMMISSION NATIONALE

**DES SPORTS-LOISIRS-CULTURE**

## ~AUT0003~AUT0002NUMERO 49

### **PRINTEMPS – ETE 2019**

ABONNEMENT ANNUEL

(2 NUMEROS) : 15 EUROS

**SOMMAIRE**

**Page 1 - 2** : Editorial

**Page 3 - 19 :** Une semaine arménienne (Second et dernière partie)

**Page 20 - 33 :** Découverte de la Louisiane

**Page 34 - 35 :** Il court le marathon de New-York à ses chiens-guides

 Traversée du désert en autonomie

**Page 36 - 37 :** Handicap Evasion deux mots magiques

 Association joyeux Mirauds

**Page 38 :**  Association Je fais ce que je veux

**Page 39 - 44 :** Lire est le propre de l’homme

**Page 45 - 51 :** Notre dame de Paris

**Page 52 :** Recette de cuisine

**Page 53 - 54 :** Des ingénieurs et des boulangers découvrent comment faire du pain dur avec du pain rassis

**Page 55 :** Humour

**EDITORIAL**

Cet éditorial pourrait s’intituler : « renouveau. »

En effet, en tant qu’adhérent€ à l’une des instances de notre grande famille qu’est « VOIR ENSEMBLE », il est normal et utile que vous soyez informés de son évolution dans ses activités et son fonctionnement.

Les 2 et 3 juin 2016, le séminaire prospective a mis en exergue des axes de développement qui ont été travaillés et ont nécessité la mise en place de groupes de travail. Ces axes ont été étudiés à la fois par le « Comité Permanent pour l’Animation du Mouvement (COPAM)» et le « Comité Permanent des Etablissements et Services (COPES)» sous l’impulsion de l’agent de développement : Olivier RANDRIA embauché par l’Association en janvier 2018 ; avant d’être soumis au Conseil d’Administration National.

Lors de la journée de formation du 17 mars 2018, 4 ateliers (le projet associatif, levier de développement ; communication ; développement territorial ; identité de VOIR ENSEMBLE) ont permis aux groupes de s’informer et de participer à la préparation du nouveau projet associatif qui devra être prêt pour 2020.

Cette année, la journée de formation a été décentralisée sur BORDEAUX, NANTES, LILLE et SAINT-ETIENNE où ont été traités, respectivement, le regroupement territorial, les activités, le sens au cœur de nos actions, la militance ; ceci toujours dans le but, d’une part, de faire participer les groupes, régions et commissions, d’autre part, pour préparer le projet associatif, et la révision des statuts décidée par le Conseil d’Administration National.

**…/…**

Enfin, la prochaine Assemblée Générale Nationale qui se tiendra les 22 et 23 juin prochain à PARIS sera très importante pour l’avenir de « VOIR ENSEMBLE » puisque les nouveaux statuts et le nouveau règlement Intérieur y seront discutés puis soumis aux votes. Après cela vous serez informés des changements contenus dans ces deux nouveaux documents.

Après ces informations concernant le développement global de « VOIR ENSEMBLE », bonne lecture de ce « Plein Vent » où vous finirez de visiter l’ARMENIE, puis bon voyage en LOUISIANE, tout en prenant connaissance de diverses informations sportives et culturelles.

Très agréables vacances et très bon été à Toutes et Tous !

**François LANIER**

**UNE SEMAINE ARMENIENNE**

**Du 11 au 17 juillet 2018**

**(Second et dernière partie)**

**VENDREDI.**

Nous partons vers le sud, pour rejoindre le village de CHOR VIRAP, à la frontière turque, point où l’Arménie est la plus proche du mont ARARAT, que l’on voit depuis YÉRÉVAN, et même de plus loin, puisqu’il culmine à 5165m d’altitude, alors que la plaine d’alentour est d’environ 1000m. Il faut plus d’une heure de car pour atteindre ce village, en comptant la traversée de la capitale.

Pendant ce trajet, NARINÉE a le temps de nous conter l’histoire religieuse de l’Arménie. Le premier historien de l’église Arménienne et de sa christianisation s’appelait AGATHANGÉROS, que nous appelons AGATHANGE. Le roi des perses est détrôné et son successeur veut chasser les Arméniens du pays, mais certains restent, dont Annak (orthographe phonétique, mais sûrement pas exact), qui vient en Arménie pour se faire roi. Il a un fils que des rivaux veulent tuer ; sa nourrice le cache et l’emmène en Cappadoce, le fait baptiser sous le nom de GRÉGOIRE. Devenu adulte, Grégoire se marie et a un fils ; ayant appris par sa nourrice comment il était né et comment il est arrivé là, en accord avec sa femme, il la fait entrer dans un monastère, il confie ses enfants à sa vieille nourrice et il gagne l’Arménie, pour se racheter et racheter la conduite de sa famille. Arrivé au pays, il se présente au roi usurpateur, TYRIDAT, que nous connaissons déjà. Le roi l’ayant nommé ministre s’aperçoit qu'il est chrétien et que sa famille avait trempé dans le complot qui avait assassiné son père. Il fait jeter Grégoire dans une oubliette où il restera treize ans. Dans cette fosse, il y a des serpents chargés de tuer le prisonnier ;

ils reculent devant lui et on comprend qu’il est plus qu’un homme ordinaire, un saint. Seule, une vieille femme trouve le moyen de le nourrir et de lui parler. À ROME, l’empereur DIOCLÉTIEN cherche une quatrième épouse et envoie un peintre faire le portrait des plus jolies jeunes filles de la ville.

…/…

Comme par hasard, c’est la jeune religieuse HRYPSIMÉE qu'il convoite… Et nous retrouvons le martyr évoqué la veille. Le roi TYRIDAT comprend le crime qu’il a commis en faisant lapider les religieuses. Il tombe malade et se trouve transformé en cochon. Tout cochon qu’il est devenu, il garde ses attributs royaux et ses courtisans le suivent pour le reconnaître parmi les porcs sauvages. La sœur du roi a trois songes où on lui dit qu’il y a GRÉGOIRE dans sa fosse qui peut guérir son frère. On l’extrait de son oubliette et on le ramène à la capitale qui est aujourd’hui le siège du Catholicos. Là, des anges viennent lui expliquer comment guérir le roi. Il prêche et le royal cochon promet de se convertir après avoir fait pénitence. GRÉGOIRE se rend à CÉSARÉE pour être ordonné par l’évêque LÉONCE et revient baptiser le roi et enterrer les religieuses comme nous l’avons appris hier. Toute la cour est baptisée et TYRIDAT proclame le christianisme comme religion d’état en 301. Plus tard, GRÉGOIRE est donc évêque de la ville d’ETCHMIADZIN où il construit la première cathédrale. Il veut se retirer en ermite et rappelle son fils aîné pour prendre sa suite et se retire dans les montagnes de l’actuelle Turquie où AGATHANGE retrouve sa tombe au Ve siècle.

Nous arrivons à KHOR VIRAP, sur la frontière avec la Turquie ; le Grand ARARAT est à quelques kilomètres et il n’y a plus de brume. Nous montons le chemin pentu et en lacets qui nous mène à l’entrée du monastère. D’une plate-forme entre des remparts, nous voyons la montagne où la légende situe l’Arche de NOÉ. Entre cette montagne (Grand ARARAT) et nous, il y a un ‘no man’s land’ où les Arméniens peuvent cultiver la terre, pourvu qu’ils aient un laissez-passer ; des miradors se trouvent sur chaque rive de la rivière ARAK qui marque la frontière depuis 1919 et met le Mont ARARAT en Turquie. Dans l’espace entre l’Arménie et la Turquie, des KURDES ont établi leur territoire et les TURCS n’ont pas encore eu le triste loisir de les en chasser. Ces KURDES sont en meilleurs termes avec les Arméniens qu’avec les TURCS ;ils les saluent d’un « Bienvenus au Kurdistan libre ». Le monastère est construit à l’emplacement de l’oubliette où GRÉROIRE L’ILLUMINATEUR a passé treize ans ;

**…/...**

une église a été construite dessus lors de sa découverte, elle a été détruite et remplacée au 17e siècle ; elle formée d’une croix inscrite dans un rectangle. Les autres bâtiments de l’abbaye sont de la même époque ; des tours de défense marquent les angles du monastère.

Nous reprenons notre car pour parcourir les 90km qui nous mènerons à l’abbaye de NORAVANK que nous allons visiter. NARINÉE profite de cette heure et demie de trajet pour poursuivre l’histoire de l’Arménie chrétienne. Cette histoire est faite de feu et de sang. GRÉGOIRE L’ILLUMINATEUR et le roi TYRIDAT font construire des églises à la place des temples païens et le peuple qui a gardé l’habitude de se rendre sur les lieux pour les fêtes traditionnelles est surpris de trouver les nouveaux monuments et des prêtres nouveaux à la place des anciens. Il leur faudra plusieurs siècles pour s’y habituer. Une première mission chrétienne, dite mission apostolique a eu lieu au Ier siècle : les apôtres JUDE et BARTHÉLEMY sont venus prêcher l’ÉVANGILE dans la région et guérissent le roi d’un petit royaume arménien qui existait à l’époque. Ce roi se convertit et le peuple de ce petit royaume suit son exemple. Mais le roi de la Grande Arménie reste païen, de même que la majorité de ses sujets. La nouvelle Église apostolique arménienne deviendra autonome et sera gouvernée par le Catholicos, qui se proclame ‘l’égal du Pape. Au concile de CHALCÉDOINE, en 451, l’Arménie est en guerre contre les Perses et ne peut pas participer à ce concile. Elle refuse d’adopter ses décisions et se sépare de l’Église universelle, suivie ou précédée par les Églises Coptes, Éthiopienne, Cyriaque, Malabare et forme avec elles le groupe des Églises Anciennes Orientales. Ce n’est qu’au XIVe siècle que l’Église arménienne peut participer à la gestion des lieux saints, conjointement aux Églises Catholique et Orthodoxe. La doctrine arménienne reconnaît les deux natures du CHRIST (divine et humaine), mais privilégie la divine sur l’humaine, alors que les autres églises (biphysiques) mettent les natures à égalité. Il n’y a pas beaucoup de différence entre les deux. Dans ces différences, il y a aussi un but politique. Il y a encore plusieurs sièges patriarcaux arméniens : Le Catholicos d’Arménie, Le patriarche de Jérusalem,

**…/...**

le patriarche de Sylicie et celui de Constantinople. Les quatre sont indépendants, mais s’entendent.

Nous entrons maintenant dans une région montagneuse de volcans éteints. Nous longeons une voie ferrée. Elle avait été désaffectée, mais une compagnie russe l’a partiellement rouverte et elle sert aux Arméniens à rejoindre la Mer Noire par BATOUM, en AZERBAÏDJAN. Il faut onze heures pour faire 300km, mais pour les vacances, cela suffit. Dans cette plaine, l’on remplace la culture des pastèques et des melons par des vergers d’abricotiers ou de poiriers et des vignes. Le terrain est très pierreux. L’Arménie vit beaucoup sur elle-même. L’agriculture et l’élevage nourrissent la population sans excès. Les usines fondées par les Soviétiques ont fermé, les Kolkhozes et sovkhozes aussi. Dans une ferme, il est fréquent que le père ou le fils aîné soit absent, émigré en Russie ou d’autres anciens territoires soviétiques ; il n’est pas nécessaire d’avoir un visa pour aller dans l’un de ces territoires et il suffit d’acheter un billet d’avion pour y trouver du travail. La Sibérie est un foyer d’emploi. L’homme absent envoie de l’argent à la famille demeurée en Arménie. Mais il y a un problème : l’homme seul trouve les femmes Russes blondes et attirantes, lesquelles trouvent les Arméniens bruns et pleins de tempérament méridional très à leur goût ; alors, il y a souvent double ménage et l’argent de l’émigré doit faire vivre deux familles. En ville, la moyenne des familles a deux enfants. À la campagne, les familles plus nombreuses sont fréquentes. Si les deux enfants sont des deux sexes différents, cela peut s’arrêter là ; si ces deux enfants sont des filles, il est courant qu’elles soient suivies de plusieurs sœurs, jusqu’à la naissance d’un garçon au moins. Pour assurer le renouvellement de la population, le gouvernement a établi une prime à la naissance : au premier enfant, il y a une prime de 500.000 drams, soit 100€ ; pour le deuxième, 100€, à partir du troisième, 2000€, pour le cinquième, on arrive à 2 millions d’euros. Le chômage est officiellement de 18%, mais il serait en réalité de 30% ; le premier chiffre correspond au taux d’YÉRÉVAN où se trouve un tiers de la population et la majeure partie des activités ; ailleurs, la moyenne du chômage est de 60%. Le salaire moyen correspond à 400€ et permet de vivre simplement, sans frais de loisirs.

**…/...**

Certaines professions supérieures touchent plus, les ouvriers touchent moins. La retraite moyenne correspond à 106€ ; l’âge du départ en retraite est de 63 ans. Les parents et grands-parents vivent avec leurs descendants et bénéficient de l’aide matérielle d’eux. C’est la tradition. Lorsque le fils aîné, comme ses frères, prend sa retraite, il rejoint la maison de son père retraité, lui aussi ; il amène sa femme. La fille rejoindra la famille de son mari. Prix des divers achats : Gaz oïl 0,84€, kg de pain 1 à 2€, kg de pain arménien 1,78€, huile de tournesol 2€, huile d’olive 8€, kg de beurre 9€ kg de sucre 0.61€ ; on ne mange pas de viande tous les jours, étant donné son prix, mais les légumes et les fruits ne sont pas chers, sauf les primeurs. L’Arménie est un pays de montagnes : il y a 20 chaînes de montagnes qui occupent 82% du territoire ; les quatre plaines ne font donc que 18% et fournissent la plupart de l’agriculture. Nous sommes maintenant dans une région dont le nom peut se traduire par ‘Vallée des soupirs’, parce que c’est là qu’il y a le plus de tremblements de terre et que l’on dit que cela est produit par les regrets et les larmes des morts. Cette région est la moins peuplée du pays. L’Arménie exporte du cuivre, du tabac, de l’alcool (vins, bière, cognac, eaux minérales plates et gazeuses, machines d’installations, de l’or et de l’argent, de la pierre-ponce, des pierres de construction, de l’obsidienne. Le gaz vient de Russie, le pétrole de l’Iran. Certains aliments de base sont importés (riz, viande, agrumes, café, thé, par exemple). Importations : 1/3, exportations : 2/3. Nous sommes maintenant dans la plaine d’ARPA, et nous redescendons d’un col à 1800m dans la plaine à 1000m ; cette plaine est petite et plantée d’arbres fruitiers. On y produit des vins rouges sucrés.

Le monastère de NORAVAN que nous allons visiter date du XIIIe siècle et fut construit par le prince Orb ayan. Il y avait déjà une église, mais il en construisit une nouvelle à Côté. À la mort de son frère, il lui éleva un mausolée. Ce monastère reçut la visite de nombreux envahisseurs, Mongols, Perses, Turcs ; il n’a jamais été démoli, mais, à l’issue du tremblement de terre de 1840, les moines le quittèrent. La restauration des églises a commencé en 1970 et s’est terminée en 2008. L’église Saint Jean-Baptiste est la plus ancienne, elle date d’avant les princes ORBÉDIAN et est précédée d’un narthex construit par ce prince.

**…/...**

Ce narthex a une coupole reposant directement sur les murs et des croix de pierres l’entourent. Pour entrer dans l’église, il faut monter de grosses marches. Cette église consiste en une croix, bien entendu, inscrite dans un mur rectangulaire. Le bem (chœur) est desservi par les deux escaliers traditionnels, mais l’autel est de l’époque soviétique et d’une grandeur disproportionnée par rapport au reste du mobilier sacré. Sur les murs, sont inscrits les noms des donateurs et la valeur de leurs dons. Nous sommes maintenant dans le narthex mausolée du roi SUMDAT (orthographe et prononciation imprécises) qui a fait construire l’autre narthex situé devant l’église. C’est son frère qui a fait construire celui-ci autour du tombeau de SUMDAT. Sur la dalle funéraire, il est indiqué en lettres arméniennes le nom du roi et sa date de mort. Les chiffres sont représentés par des lettres arméniennes. L’autel ne sert pas à dire la messe, mais est le symbole d’un lieu sacré. L’église Saint Jean Baptiste est une église paroissiale où la messe est célébrée tous les dimanches, et les deux prêtres vivant ici célèbrent baptêmes et mariages. L’autre église, la plus neuve, si j’ose dire, est construite en trois étages : en bas, la chapelle funéraire des princes, avec au dessus de la porte, un tympan représentant la Vierge à l’Enfant, adorée par les archanges Michel et Gabriel. Au dessus de cette chapelle, l’église n’est accessible que par une échelle ; les deux escaliers que l’on voit sont le symbole de la montée vers le ciel et ne doivent pas être gravis ; le tympan au–dessus de la porte représente le CHRIST entouré des apôtres Pierre et Paul. Encore au-dessus, la coupole est établie sur quatre piliers. Derrière cette église, nous trouvons la maison des prêtres et le restaurant, d’une construction récente. Leur présence anachronique a empêché le monastère d’être classé au Patrimoine Culturel de l’UNESCO.

Après le déjeuner dans le restaurant du monastère, nous reprenons notre car pour rejoindre le village et l’usine de vins. Le nom de cette usine est Ancien ARÉNI, du nom du village ARÉNI où elle se trouve. Nous voyons la salle des cuves, les pressoirs et les filtres. Les bouteilles et les bouchons sont français, mais la machine à emboucher est italienne. Les cépages sont locaux, mais la vinification des rouges,

**…./…**

rosés et blancs est faite d’après les procédés français et un œnologue conseil est également de chez nous. La production annuelle est de 150.000 bouteilles. Le vin est importé en Europe Occidentale par un intermédiaire belge ; on peut s’adresser à lui, ou commander ici, mais, la commande passera toujours par la Belgique. L’entreprise est familiale et compte 12 permanents ; pour certains travaux dans le vignoble, on engage une soixantaine de saisonniers. Le village d’ARÉNI compte une dizaine de vignerons, mais ils sont artisans et cette entreprise est la seule à en faire commerce. Comme il se doit, nous passons à la dégustation de Rouge, rosé et blanc.

Sur le chemin du retour à YÉRÉVAN, NARINÉE nous raconte comment se passe un repas de fête : on choisit un animateur ou ‘tamada’, qui doit connaître tout le monde, car on boit à la santé de chacun ; s’il y a un couple, on peut unir les deux membres ensemble dans le même toast. Ensuite, on porte des toasts à la pluie, au soleil, à l’Arménie, aux Chênes, à tous les arbres, à toutes les feuilles, et à tout ce qu’on veut. Enfin, l’animateur prononce une salve de toasts avant que chacun vide son verre ‘cul sec’. À chaque toast qu’il porte, on boit un verre d’alcool. L’alcool au volant est rigoureusement interdit, alcool 0… Chaque famille choisit une personne qui ne boira pas pour conduire la voiture, mais, si on n’en trouve pas, tout le monde boit et l’on rentre en taxi, pourvu qu’on soit en état de le trouver.

Les jeunes ne boivent pas beaucoup, c’est à dire qu’ils ne boivent que du vin ou de la bière. Le Cognac et la vodka sont aussi forts l’un que l’autre, mais la vodka ne fait pas de mal, et même, elle est bonne pour la tension, disent les Arméniens. À table, on boit de la vodka ou de l’alcool de fruit : cerises, pommes sauvages, abricots, cornouilles, raisins ; ils sont à 60° au moins. Une histoire savoureuse et exacte, d’après notre guide : à la conférence de TÉHÉRAN, CHURSCHILL a l’occasion de boire du Cognac qu’il trouve excellent. Il en demande la provenance et STALINE lui dit que c’est du Cognac arménien. Depuis ce jour, l’Anglais ne veut plus d’autre Cognac qu’Arménien et STALINE lui en envoie une caisse tous les mois, que Winston vide régulièrement.

**…./…**

Un jour, il trouve que la dernière caisse est moins bonne et téléphone au Petit Père des Peuples pour en savoir la raison ; STALINE téléphone à l’usine de YÉREVAN pour savoir ce qui se passe. En tremblant de terreur pour ce que va faire Joseph Vissarionovitch DiOUGASCHVILI et lui dit que l’ingénieur en eau de vie est interné en Sibérie pour activités antipartites. STALINE aussitôt ordonne sa libération immédiate et CHURCHILL retrouve le bon goût du cognac arménien. Quelqu’un demande où l’on peut acheter en Arménie du ‘papier d’Arménie’ ; NARINÉE nous explique que les Arméniens ne le connaissent pas et que c’est une invention française. Un voyageur français, Auguste PONCEAU, voyagea en Arménie au XIXe siècle et constata que les Arméniennes désinfectaient leurs maisons avec un produit qui diffusait une bonne odeur. Il demanda d’où provenait ce produit. C’était tiré du syrax, un voisin du benjoin ; rentré à PARIS, il en parle à un pharmacien qui réalise un baume de même nature et l’étale sur du papier buvard. En le brûlant, on s’aperçut que cela empêchait la détérioration de la viande. PONCEAU prit un brevet sous le nom de ‘papier d’Arménie’ et le commercialisa. Les droits d’auteurs sont toujours propriété de ses descendants. Ce papier n’a donc d’Arménie que le nom et les gens de ce pays ignorent son existence.

Ce soir, nous dînons dans une salle d’un hôtel où nous sommes seuls. C’est plus calme que le déjeuner de midi.

**SAMEDI**

Nous quittons YÉRÉVAN vers le nord pour nous rendre au lac de SEVAN. La route est longue et nous ferons une étape pour visiter un cimetière typique. Pendant ce trajet d’une heure et demie environ, NARINÉE nous parle de l’économie, mais aussi, de quelques coutumes. En Arménie, on fait beaucoup de pique-nique ; pour déjeuner, on fait beaucoup de mouton grillé, donc, on se fournit chez le boucher pour avoir de la viande de mouton pour barbecue. Elle nous raconte ensuite la coutume du ‘matar’ : Dès avant le christianisme, une coutume païenne voulait que pour remercier les esprits d’un événement heureux,

**…./…**

on tuait un mouton jeune, et qu’on en partageait la viande cuite entre voisins et passants. Le christianisme a maintenu cette pratique, mais en lui donnant une signification religieuse. En remerciant d’un événement heureux, on fait d’abord bénir du sel par un prêtre ou un moine, puis on achète un mouton que l’on tue, découpe, avant de le cuire à l’eau, avec du sel béni. On en fait des petits morceaux que l’on met dans des galettes ou ‘lavache’, que l’on distribue à ses amis, voisins ou passants. Ce rite s’accomplit souvent dans un pré ou dans un champ. Voilà pourquoi, les jours de congé, l’on voit souvent des bergers avec quelques moutons, au bord des routes, pour les vendre à ceux qui veulent faire un matar près du lieu où ils se trouvent. Cette tradition est importante encore aujourd’hui. Presque tous les Arméniens sont chrétiens, même s’ils ne pratiquent pas tous. La foi est très présente et beaucoup de gens entrent dans les églises pour mettre un cierge pour demander une grâce ou remercier d’un événement heureux ; cela n’empêche pas de faire un matar ensuite. Durant l’ère soviétique, l’anti-religion officielle combattait la pratique, mais n’a pas réussi à faire complètement disparaître la foi. Depuis l’indépendance, celle-ci a pu prospérer librement et les vocations sacerdotales et monastiques se sont largement développées. Il y avait un seul séminaire en Arménie, au temps communiste, mais la plupart des séminaristes venaient de la diaspora arménienne ; aujourd’hui, il y a deux séminaires et un troisième ouvrira bientôt au HAUT-KARABAGH, région arménienne incluse dans l’AZERBAÏDJAN.

Nous traversons maintenant une région montagneuse où l’on trouve de l’opsidienne noire ou rouge et de la perlite, ces roches sont voisines et utilisées dans la construction, la verrerie, grâce à leur faible poids, à leur résistance et leur facilité à l’utilisation. Les Romains avaient bien compris l’intérêt que ces roches avaient et l’importaient pour faire des miroirs et des décorations. Nous pourrons nous arrêter en route pour en ramasser des cailloux au bord des carrières.

L’Arménie entretient des relations acceptables avec la Géorgie. Les deux gouvernements sont en assez bons termes, Mais, dans les faits, il y a une région de la Géorgie peuplée d’Arméniens ;

**…./…**

c’est STALINE qui a remanié la carte du Caucase et réduit l’Arménie à ce qu’elle est aujourd’hui, en donnant le nord à la Géorgie (dont il était originaire) et le Karabagh à l’Azerbaïdjan qui est musulman. Cela fait que les Arméniens de ces deux pays sont brimés dans leurs droits et leur économie. Donc, avec l’Azerbaïdjan, c’est la guerre larvée ; le Haut-KARABAGH s’est proclamé indépendant et l’Azerbaïdjan interdit l’entrée de toutes personnes et marchandises en provenance d’Arménie, même aux voyageurs d’un autre pays. Le KARABAGH autoproclamé n’est reconnu que par l’Arménie ; l’ONU et tous les autres pays ne le reconnaissent pas. Seule, l’Arménie tente d’aider ce Karabagh à se développer. Une frontière de 35km sépare l’Arménie de l’Iran ; les rapports entre les deux pays sont excellents ; les échanges commerciaux fonctionnent bien, les étudiants iraniens sont nombreux à YÉRÉVAN et le persan est enseigné en Arménie. L’on se doute bien qu’il n’y a aucun lien entre l’Arménie et la Turquie. Non seulement, la Turquie refuse de reconnaître le génocide des Arméniens, mais, elle soutient la position de l’Azerbaïdjan sur le Karabagh. Il y avait eu une tentative d’accord arméno-turc pour un passage entre les deux pays, mais il a été dénoncé par cette dernière, puisque l’Arménie n’acceptait pas de reconnaître le Karabagh comme azéri à part entière. Donc les deux gouvernements ont rompu les pourparlers, mais, en bons Orientaux, les deux populations entretiennent un commerce illicite, mais coutumier. L’Arménie a une armée composée de profession-nels, mais aussi de jeunes du contingent entre 18 et 27 ans, le service de deux ans étant obligatoire ; les jeunes font deux ans de service, les sursitaires doivent faire ces deux ans avant l’âge de 27 ans.

Nous longeons maintenant le lac de SEVAN qui est le deuxième lac de haute montagne, après le lac TITICACA. Il fait plus de 100m de profondeur d’eau froide et un peu salée. Sa faune se compose en grande partie d’ombres, de chevaliers et surtout de lazarets ; c’est de ces derniers que la plupart de nous mangerons à midi. Au bord de ce lac, nous voyons un monument représentant trois personnages qui attendent un soldat, venant de la guerre du Haut-Karabagh. Le lac se trouve entre trois chaînes de montagnes, à 1800m d’altitude et ses rives sont gelées tout l’hiver.

**…/...**

La rivière qui passe à YÉRÉVAN y prend sa source. Les bords du lac sont devenus balnéaires et les plages sont entourées de terrains de camping, de bungalows et d’hôtels ; après l’indépendance, les blocs soviétiques ont été remplacés par des immeubles plus bas et plus agréables à voir. Nous voyons un troupeau et NARINÉE nous explique que les familles qui ont de grands troupeaux les conduisent et les gardent elles-mêmes, mais celles qui n’en ont qu’un petit ont recours à un berger commun salarié ou à un gardien issu des familles qui change toutes les semaines. Pour se chauffer, si l’on n'a pas de bois, ce qui est la majorité, on récolte les bouses de son troupeau, on les mélange avec de la paille et on fait sécher ces peu ragoûtantes briquettes au soleil estival, pour les brûler à la saison froide. Si on n’a pas d’autre moyen, on se réchauffe l’intérieur à la vodka, c'est-à-dire alcools de pommes, de prunes, d’abricots sauvages, de mûres etc., sans tenir compte du degré élevé. De plus en plus, les rives du lac se privatisent et il n’est pas rare que l’on s’installe sur une plage et que quelqu’un vienne vous dire que vous devez payer votre place ; « cela change par rapport à l’URSS, nous dit notre guide et nous prenons exemple sur votre système. ».

Nous arrivons au village de NORADUZE dont nous allons voir le cimetière. Les tombes ont souvent des ‘khatchkars’ (croix de pierres), comme dans les abbayes que nous avons visitées, mais d’autres ont la représentation ou la photo du mort qui est enterré.

D’autres ont un tableau en relief pour indiquer la vie ou le métier du titulaire de la tombe. Il serait fastidieux de décrire chaque sépulture que NARINÉE nous a montrée, nous sommes restés près d’une heure pour en voir un tel nombre que la mémoire n’a pas pu en garder les détails. En plus, un orage nous a fait battre en retraite.

Au restaurant non loin de la rive du lac, nous déjeunons, avec au menu le fameux poisson lazaret, qui n’est pas si plein d’arêtes que nous le craignions. Pour digérer, nous prenons de l’exercice en montant les quelque 300 marches irrégulières qui nous mènent en haut de la colline, d’où on domine le lac.

**…/…**

Nous y trouvons deux églises : la première, nous n’y entrons pas encore, mais, nous assistons à l’entrée d’un mariage. Nous nous rendons à quelques pas dans l’autre église pour la visiter, car elle est libre. Les deux églises sont en forme de croix, mais, contrairement à l’habitude, elles ne sont pas inscrites dans un carré ou un rectangle ; on peut voir la forme de la croix de l’extérieur. Celle que nous voyons renferme une croix de pierre, ‘khatchkar’, qui représente le CHRIST, ce qui est rare. Un tableau représente La descente aux Enfers du Christ, qui va tirer du lieu Adam et Ève, pour les emmener au Paradis. Nous laissons là les deux églises et la noce pour redescendre les nombreuses marches qui nous ramènent à notre car.

En route, nous traversons un long tunnel construit sous un col dont le franchissement était long et impraticable en hiver. Un mécène de la diaspora, qui avait fait fortune, a fait creuser ce tunnel qui raccourcit largement le temps et les dangers du parcours. La région que nous traversons est l’une des deux régions les plus boisées de l’Arménie ; l’autre, nous l’avons vue hier dans le sud, c’est là que nous avons déjeuné près de l’abbaye de montagne. À la fin de l’ère soviétique, les forêts recouvraient le quart de la superficie de l’Arménie. Entre la proclamation de l’indépendance et 1995, il n’y avait plus de pétrole et l’électricité n’existait plus qu’une heure par jour. Étant donné que ces régions boisées sont aussi les plus froides, il faut faire du chauffage sept mois sur douze, ce qui était impossible. Les populations coupaient en fraude des arbres dans les bois, et en 1996, il ne restait plus que 7% de surface boisé dans tout le pays. Depuis, ce temps-là, on a reboisé et la proportion est aujourd’hui de 12%. Les Communistes avaient inventé les ‘samedis communistes’, au cours desquels tous les citoyens devaient travailler ‘bénévolement ???’ pour le bien du peuple ; si le mot Communiste a été supprimé, le fait reste encore en usage, toujours ‘bénévole ???’ ; c’est au cours de ces samedis d’avril que l’on plante des arbres dans les forêts publiques, et que les citadins en plantent dans les jardins publics. Les arbres des forêts sont les mêmes que chez nous, à ceci près qu’il y a aussi des arbres fruitiers sauvages dont on récolte les fruits qui sont la base des alcools très utilisés pour se chauffer l’organisme et le rafraîchir.

**…/...**

La faune se compose d’animaux courants chez nous, mais il faut ajouter l’ours, le chacal, le loup, le lynx et quelques autres dont plusieurs serpents très venimeux. De nombreux oiseaux trouvent leur domaine dans les forêts, dont l’aigle royal, le vautour et autres rapaces. Nous traversons la ville de DILLIDJAN qui fut une station balnéaire, mais qui devient actuellement une ville universitaire, avec un grand campus où les cours sont en anglais, ce qui lui donne une activité internationale. Il y a beaucoup d’eau en Arménie, mais, il faut bien les gérer et c’est l’entreprise française Véolia qui a pris la gestion des eaux potables dans tout le pays. La santé pose un problème dans le pays : il n’y a pas de sécurité sociale, mais des assurances privées. Les assureurs ont créé des cliniques et les cotisants à leurs assurances y sont soignés sans rien payer, mais ils ont payé l’assurance. Les hôpitaux publics sont payants. Nous nous arrêtons en forêt au bord d’un torrent pour commencer à monter vers la dernière abbaye que nous visiterons dans ce voyage. La route montante est agréable et ombragée. Encore un mariage : nous sommes samedi et les mariages sont nombreux ce jour-là, comme chez nous, ils l’étaient il y a quelques lustres ; la religion tient plus de place que dans notre pays ; c’est sans doute une conséquence des années d’athéisme obligatoire de l’époque soviétique. Nous entrons d’abord, à l’invitation d’un moine hôte, dans le réfectoire où nous faisons un relatif silence, puisqu’un prêtre donne ses instructions aux participants d’un mariage, car il semble qu’il y en a plusieurs à se succéder dans cette abbaye très recherchée pour ces événements. NARINÉE nous présente discrètement ce monastère de HAGHARTSIN, ce qui veut dire ‘jeu de l’aigle’ ; lors de la construction du clocher, un aigle vola autour de la construction et le supérieur du monastère a donné ce nom à l’abbaye. Tous les bâtiments du monastère ont été construits entre le Xe et le XIIIe siècle. Ces bâtiments sont dans une roche blanche venant de proches carrières, mais lors des restaurations récentes, on a ajouté du travertin aussi blanc, mais de meilleure qualité que cette pierre locale. Il y a actuellement trois églises, deux chapelles deux narthex et un réfectoire d’origine, les autres chapelles et les autres bâtiments se sont écroulés au cours du temps. Ce monastère a connu toutes les invasions de l’histoire d’Arménie, et les Soviétiques ont restauré tout ce qui était possible. Ils ont nommé un prêtre,

**…/…**

pour amadouer les Arméniens de la diaspora et ceux qui voulaient faire des cérémonies discrètement allaient dans ces montagnes, jusqu’à cette abbaye presque cachée pour rester hors de vue des autorités. Les moines avaient constitué une vaste bibliothèque, sur du parchemin, puis sur du papier ; au XVIe siècle, ils firent imprimer des livres en Italie, et c’est seulement au XVIIIe siècle qu’ils installèrent une imprimerie pour faire leurs livres eux-mêmes. Le réfectoire où nous nous trouvons est une grande salle rectangulaire ; au milieu de ce rectangle et le séparant en deux carrés, deux colonnes forment comme une séparation qui fait de cette grande salle deux narthex ; chaque narthex a sa coupole. Nous entrons ensuite dans un narthex où des pierres tombales sont disposées ; c’est un personnage qui a fait construire ce narthex en mémoire de son frère décédé. Dans les murs, il y a des cachettes où on dissimulait les manuscrits de la curiosité des envahisseurs ; c’est lors des restaurations soviétiques qu’on les a retrouvées et transportées dans les musées. Nous entrons ensuite dans l’église attenante, qui porte le nom de Saint Grégoire l’illuminateur. Elle est petite et inscrite dans un bâtiment carré ; entre les bras de la croix, il à a des pièces qui servent de cachettes. Cette église est la plus ancienne du monastère. On peut y dire la messe, mais elle ne contient que peu de place et une plus grande a été élevée au XIIe siècle, dans laquelle on peut rassembler plus de fidèles, comme aujourd’hui pour un mariage, comme pour la messe dominicale. Nous entrons ensuite dans la troisième église, elle porte le vocable de Saint Étienne, bien entendu en arménien Sou Stéphanos. Elle renferme un tableau représentant le saint, mais on n’a pas encore trouve un emplacement pour l’accrocher, alors on le laisse sur l’autel. Comme les autres petites églises, elle a été construite pour permettre à un moine ou deux de s’y recueillir. On peut reconnaître ces petits sanctuaires au fait que leur coupole est pointue au lieu d’être rond, comme dans l’église principale. Nous allons visiter celle-ci. Mais elle n’est pas libre. Nous reprenons notre car pour rentrer à YÉRÉVAN.

En cours de route, NARINÉE nous décrit la fête d’un mariage : Les jeunes filles sont coquettes,

**…/…**

mais toujours réservées ; les garçons respectent cette réserve ; quand un garçon et une jeune fille s’aiment, ils n’envisagent pas le concubinage comme aujourd’hui en Occident ; aucune loi ne le défend, mais ils respectent la tradition venue de la règle chrétienne. Chacun vit dans sa famille et dès que le mariage est célébré, la mariée se rend dans la famille de son mari, où elle demeure désormais. Lorsque le garçon a fait part de son intension d’épouser une fille à sa famille, ses parents se rendent chez ceux de la demoiselle, munis d’une bouteille de Cognac et d’une boîte de chocolat. Les parents de la promise les reçoivent avec un café et des gâteaux, et l’on parle de la pluie et du beau temps ; puis on amène le sujet ; les parents de la jeune fille appellent celle-ci et lui demandent si elle est d’accord pour épouser le jeune homme qui est là, et on débouche deux bouteilles de cognac, une de chaque famille. On fait un bon nombre de toasts avec les verres nécessaires (nombreux), puis on se donne rendez-vous pour fixer le cérémonial de la suite. À la deuxième visite, on décide de faire ou non des fiançailles ; si oui, c’est la famille de la jeune fille qui s’en chargera ; si non, on fera directement le mariage et c’est celle du jeune homme qui en fera les frais. Chaque famille sert force Cognac, vins chocolat etc. Les parents de la mariée préparent alors la robe nuptiale, tandis que ceux du marié préparent le festin des noces.

La tradition voulait que le repas de midi des noces se déroule chez les parents de la mariée et celui du soir, chez ceux du marié, mais aujourd’hui, de plus en plus, on loue une salle dans un restaurant ; c’est plus cher, mais plus pratique et moins contraignant pour les deux familles. Au matin du mariage, chaque famille s’en va chercher le parrain et la marraine de leur enfant, munis du Cognac et du chocolat. On boit bien, puis la famille du marié arrive avec le parrainage chez la famille de la mariée. On boit, naturellement, et sa marraine habille la mariée qui était restée seule avec sa mère, jusque là. On appelle alors le marié qui offre un bouquet de fleurs à sa future femme. On reboit dans la chambre de la belle, puis on s’en va à l’église pour le mariage proprement dit. La cérémonie du mariage religieux dure une heure environ, photos comprises. Ensuite,

**…/…**

on se rend dans la famille du marié ; tandis que le jeune couple se retire dans la chambre nuptiale, on se met à table pour boire des alcools et échanger des nouvelles et des toasts jusqu’à quatre heures. C’est l’heure où se rend au restaurant où les amis, les voisins, toutes les connaissances, qui n’avaient pas à assister à la cérémonie à l’église, sont admis au festin. Et quel festin… Le restaurateur engage un animateur étranger à la famille, payé pour la circonstance. Ce ‘tamada’ commence le repas en portant de nombreux toasts à chacun des deux époux, à chacun de leurs parents respectifs, aux grands-parents, aux oncles et tantes, au chien, au chat, au perroquet, etc. On boit un coup à chaque toast et on danse au son de l’orchestre. Puis, le repas commence : on sert d’abord des grillades principalement de porc avec des légumes ; (les Arméniens sont chrétiens, donc ils ne sont pas soumis à l’interdiction du porc, contrairement à tous les peuples qui les entourent). Suit le plat de viande : petit poulet ou pâté de bœuf mis en boule et cuit à l’eau, coupée en rondelles et cuit à la poêle, servi avec de l’épeautre ; Suit le poisson : esturgeon, lazaret ou autre gros poisson de rivière. Enfin, le gros gâteau de mariage. Le tout dignement arrosé, comme il se doit. Il est minuit. On se sépare joyeusement. Les jeunes mariés passaient leur première nuit de noces dans leur chambre et pouvaient partir en voyage pour une destination proche le lendemain. Aujourd’hui où les voyages à l’étranger sont ouverts aux Arméniens, beaucoup de jeunes mariés prennent l’avion dès la fin du repas pour passer leur lune de miel à l’étranger, en Europe, voire en Amérique. Le mariage civil est obligatoire, mais il peut se faire après le mariage religieux. Souvent, on invite l’employé d’état civil au restaurant pour faire le mariage civil au début du festin. Certains ne font que le mariage civil, mais ils ne sont pas nombreux, et ce mariage se fait sans invités.

Et nous voici rendu à YÉRÉVAN pour notre dernier dîner arménien. Nous sommes dans un restaurant chic, près de la cascade, là où nous étions le premier soir et où certains ont monté un long escalier vers l’obélisque qui fête l’indépendance. Après le dîner, nous regagnons notre hôtel en disant au revoir à MARIE, la fille de NARINÉE qui est jeune médecin et voudrait bien venir en France pour voir nos services de santé.

**…/…**

Elle a passé ce samedi avec nous et n’a peut-être pas été sans attirer l’intérêt des plus jeunes d’entre nous.

**DIMANCHE**

Les bonnes choses ont une fin… Dès le matin, nous quittons notre hôtel et le car nous ramène à l’aéroport. Nous saluons de loin le Grand ARARAT qui nous fait signe en nous montrant ses neiges éternelles éclairées par un soleil qui ne nous a pas quitté pendant ce voyage, ou presque. Nous en garderons un très bon souvenir, avec ses tapis, ses nombreux monastères, ses repas originaux et les commentaires de NARINÉE.

Merci COLETTE pour tout le travail réalisé pour l’organisation et la conduite de cet inoubliable séjour.

Pour faire ce compte rendu, je me suis servi des enregistrements que j’ai réalisé avec mon enregistreur portable, ce qui explique les passages du coq à l’âne qui s’y trouvent, mais qui rendent plus vivant ce récit. Certains noms sont orthographiés approximativement d’après la sonorité que donnaient les commentaires du guide. Excusez-moi pour ce style un peu particulier.

**Jean THÉRY**

**Photos de Patrick Crespel**

**DECOUVERTE DE LA LOUISIANE**

**15 novembre 2018**

Vingt personnes se sont présentées à l’aéroport Charles de Gaulle, le 15 novembre 2018, pour prendre le vol de Delta Air Lines à destination d’Atlanta, capitale de l’Etat de la Géorgie :

Colette, Patrick, Jocelyne, Marie-Jo, François, Michel, Martine, Marie-Claire, Monique, Michelle, Mireille, Julien, Sabine, Jean Luc, Bénédicte, Arlette, Colette, Florence, Geneviève, Michel.

Un vol bien long de près de 10 heures en passant au sud de l’Islande, puis du Groenland, avant de rejoindre le golfe du Saint Laurent et prendre le cap au sud-ouest ; Montréal, New-York, Washington.

A Atlanta, une escale de 3 heures nous attend. En fait, les déplacements dans les longs couloirs, le train automatique et les formalités de police, puis de transfert de bagages ont eu raison de cette attente. L’agent chargé de l’admission sur le territoire américain vérifie, pour chacun, la concordance des données biométriques du passeport. Donc, un cliché pour la morphologie du visage et les empreintes des doigts. Ensuite, nous apprenons que l’avion pour la Nouvelle Orléans est en retard, en raison des conditions climatiques neigeuses, qu’il a rencontré sur son vol précédant. Heureusement nous avons été très bien assistés dans tout ce dédale de l’aéroport d’Atlanta.

Après une heure de vol, c’est l’arrivée à la Nouvelle Orléans. Il est tard, une heure du matin en local, les bâtiments de l’aéroport sont vides, notre guide de voyage nous attend :

Catherine Tassé. Canadienne. Elle nous expliquera plus tard qu’il n’y a presque pas de guide américain francophone, audible aux oreilles des français et que les agences de voyage font appel aux canadiens. Catherine, originaire du Québec et des ancêtres normands, pratique indifféremment les deux langues depuis sa plus jeune enfance.

**…/…**

A l’hôtel Holiday Inn Superdome de Nouvelle Orléans, quatre heures de sommeil nous sont accordées, suffisant compte tenu du décalage horaire ; moins sept heures par rapport à Paris.

**vendredi 16 novembre**

Un petit déjeuner à l’américaine, pour tous les hôtels : café ou thé, œufs brouillés, bacon, souvent quelques toasts et des muffins sucrés, parfois banane, rarement fromage blanc ou yaourt.

Nous découvrons notre bel autocar. Nous serons au large et surtout très bien conduit par notre chauffeur Tony venu de l’Etat du Mississipi, 3 heures de route depuis son dépôt. Tony, toujours attentif à placer l’avant du car au niveau des trottoirs et préventif à la descente de chacun.

La direction Nord-Ouest est prise pour se rendre à Baton Rouge, capitale de la Louisiane à 130 kilomètres de la Nouvelle Orléans. En cours de route un écart pour notre première visite : le Rural Life Muséum et son jardin Windrush. Il nous ramène à l’ambiance de la vie rurale des colons au 19ème siècle. Animé par une association de bénévoles, notre visite est conduite par Ludovic et son fort accent cadien. Ses grands-grands parents originaires de France s’étaient établis à la Nouvelle Ecosse.

Il s’agit d’un musée privé, de plein air réparti sur une dizaine d’hectares, ouvert en 1994. Il regroupe des bâtiments historiques dont de nombreuses maisons ou cases d’esclaves, infirmerie, école, un grand nombre d’outils, de matériels, de documents évoquant les modes et conditions de vie de la population agraire de la Louisiane principalement de la période de 1810 à 1890.

La visite terminée, nous prenons le déjeuner au Cabin’ Restaurant où nous sommes attendus pour notre premier repas typique. Au menu : poisson chat (une espèce sans arrête), crabe farci ou poulet. Pour dessert au choix : crème vanille ou pain perdu au lait.

**…/…**

A propos de la gastronomie : les boissons traditionnelles accompagnant la plupart des repas : eau, coca, thé glacé sucré ou non, parfois une sorte de limonade. Avec supplément : bière 4 à 7 $, verre de vin à partir de 7 $. Le poisson ou crevette grillé, veut dire en beignet, souvent de la poitrine de poulet a été proposée, il s’agit d’une escalope. Tous les plats sont épicés, piment oblige.

Dans l’après-midi nous reprenons la route pour un autre détour vers Nottoway. Nous visiterons la « petite maison blanche » (White Castle), belle demeure coloniale de Nottoway Plantation. Une des huit restantes entre Baton Rouge et La Nouvelle Orléans, classées au patrimoine national.

Petite histoire de Nottoway Plantation.

Sur la rive ouest du Mississipi, à 30 kilomètres au sud-ouest de Baton Rouge, et au nord-ouest de la Nouvelle Orléans, un riche planteur de canne à sucre Monsieur John Hampden Randolph s’est fait édifier une majestueuse demeure pour lui-même, son épouse Emily Jane Randolph et leurs onze enfants. Idéalement située sur la rive du fleuve pour y être admirée depuis les bateaux, ou les chariots circulant sur la route de la berge. Commencée en 1849, achevée en 1859, elle se dresse sur deux niveaux surélevés, toute blanche, de style renaissance grecque avec des influences italiennes. En Louisiane, toutes les constructions un peu anciennes, présentent une façade d’inspiration grecque avec des colonnes sur toute la hauteur. La demeure de Nottoway compte 22 colonnes extérieures massives, carrées en bois de cyprès. L’intérieur est riche : 64 chambres, 12 cheminées en marbre noir importé d’Italie et sculptées à la main. Toutes les pièces, hautes de 4,50 mètres présentent des corniches finement travaillées aux motifs différents selon la vocation de la chambre. Plusieurs sont équipées de salle de bains. Innovant pour l’époque, une usine à gaz construite spécialement à proximité permettait l’éclairage de l’ensemble ainsi que la distribution de l’eau chaude. Plusieurs pièces de réception, dont la salle de bal, longue de 20 mètres, toute blanche y compris le plancher, agrémentée de miroirs et de corniches aux fleurs de camélias rosés, la fleur préférée de Madame Randolph.

**…/…**

A la chute de La Nouvelle Orléans, consécutive à la guerre de Sécession (1861 – 1865), la demeure subit quelques tirs d’artillerie, mais échappa à une destruction majeure, Madame Veuve Randolph ayant hébergé quelques officiers nordistes. Au cours des années difficiles qui suivirent, Madame Randolph vendit la maison pour vivre en Europe. Aujourd’hui, la demeure entièrement restaurée, est intégrée à un complexe hôtelier réceptif.

La nuit tombe vers 18 heures. Deuxième nuit d’hôtel, nous sommes à Baton Rouge.

**Samedi matin 17 novembre**, nous nous rendons au capitole pour 9 heures, dès l’ouverture au public.

Baton Rouge, capitale de la Louisiane compte 230 000 habitants, près de 790 000 avec la métropole. Une ville principalement administrative, calme, calme. L’activité c’est l’imposante raffinerie de pétrole acheminé principalement du golfe du Mexique.

En 1699, lorsque les explorateurs français arrivent, Moyne d’Iberville note dans ses écrits « Istrouma » de grands poteaux rouges à tête de poisson et d’ours à vocation sacrificielle, érigés par les amérindiens. D’où le nom de Baton Rouge.

Le Capitole, siège des représentants et sénateurs de Louisiane, est achevé en 1932 à l’initiative du gouverneur Huey Pierce Long. Il comprend 34 étages pour une hauteur totale de 137 mètres. Au 27ème étage se situe un observatoire ouvert au public, d’où nous avons bénéficié d’un panorama à 360° sur la ville, le Mississipi et l’immense territoire occupé par la raffinerie. Dans un style Art Déco, le Capitole présente des sculptures intégrées en façade décrivant les scènes de l’histoire de la Louisiane et des Etats Unis. Très présent, le pélican emblème de la Louisiane.

L’histoire retient qu’en 1935, Huey Pierce Long initiateur du bâtiment, a été assassiné dans le hall principal, alors qu’il voulait se présenter à la campagne présidentielle des Etats Unis en pleine époque de la ségrégation raciale.

**…/…**

Précédemment à 1932, le Capitole se situait dans un bâtiment de style mi-renaissance, mi-médiéval, néo-gothique nommé le Château de la Louisiane. Construit en 1849 sur un site surplombant le Mississipi. Sur ce site est aujourd’hui installé un des 49 wagons du train de la reconnaissance française, ou train de la gratitude, en souvenir des 40 millions de dollars en nourriture envoyés en France et en Italie en 1947. 1 wagon par Etat, 49 à l’époque.

Après une déambulation autour de l’ancien capitole, nous prenons la direction de Saint Francisville. Un déjeuner chez Francis, au menu : burger, pomme de terre en grosses frites et haricots verts, brownie au chocolat.

Visite du charmant Saint Francisville, une des plus anciennes villes de Louisiane. Construite à partir de 1730 autour d’un ancien cimetière de l’ordre des capucins espagnols. Par la suite, vers 1809, la ville a été baptisée du nom du saint patron François. En 1850 la ville comporte un grand port bien situé entre la Nouvelle Orléans et Baton Rouge. Beaucoup d’américains ayant fait fortune avec le commerce du coton et de la canne à sucre, s’y sont fait construire de belles demeures.

Aujourd’hui les résidences de tout le quartier historique sont inscrites au Registre National des Monuments Historiques. Construites essentiellement en bois, parfois en brique, elles présentent un style colonial victorien, sur des parcelles largement arborées de chênes, de lilas des indes, de magnolias, le tout très propre, très bien entretenu, mais d’un calme absolu.

Poursuite de la route vers Natchez où nous passerons la nuit à l’hôtel « Vu » sur le Mississipi. Natchez à 150 kilomètres de Baton Rouge.

Un tour d’orientation de la ville avant de s’offrir une promenade de 20 minutes sur la promenade aménagée dominant le fleuve. Nous y assisterons au couché du soleil qui illumine les eaux et la végétation de part et d’autre du Mississipi.

**…/…**

Petite histoire de Natchez.

Le site fut tout d’abord occupé par les amérindiens natchez qui édifiaient des tertres de terre pour ensevelir leurs morts. L’explorateur René-Robert Cavelier de la Salle prend possession de vastes territoires de part et d’autre du fleuve en 1682, au nom de la France. En 1716, avec Jean Baptiste Le Moyne de Bienville, débarquent sur cette rive escarpée du Mississipi pour y établir le Fort Rosalie. Avec les indiens les relations sont cordiales. Mais plus tard, les colons veulent implanter des plantations de tabac. Les amérindiens s’y opposent. Eclate un conflit très meurtrier anéantissant les autochtones. La ville prend le nom de la tribu défaite. Par la suite, les riches planteurs y installent leur résidence, comme à Saint Francisville. Ce sera la richesse de la ville avec le négoce du coton et du sucre jusqu’à la guerre de Sécession. Alors en fort déclin, la ville renaît actuellement avec le tourisme qui s’intéresse au cadre historique de la région et de ses belles demeures.

Après la prise des chambres à l’hôtel, nous retournons au centre ville pour dîner au Cotton Alley Café installé en rez-de-chaussée d’un beau bâtiment blanc bordé d’une rangée de lilas des indes ou lagerstroemia.

Avant de rejoindre nos chambres, nous nous offrons une nouvelle promenade le long du Mississipi.

**Dimanche 18 novembre.**

Avant de prendre la route vers Lafayette, nous nous rendons à l’église de Natchez érigée en 1842. A l’origine deux communautés catholiques romaines, l’une Irlandaise, l’autre Italienne.

L’église présente un aspect un peu particulier d’inspiration néo-gothique en brique rouge avec des moulures et encadrements d’ouverture de calcaire blanc. Elle prendra l’appellation de Basilique Sainte Marie Mineure.

**…/…**

Nous sommes attendus par Ynette à la plantation de coton Frogmore. La récolte est maintenant terminée, restent quelques rangs desséchés de plantes pour les besoins pédagogiques des visiteurs. A proximité, des constructions reconstituées évoquent le quartier des esclaves chargés des travaux agricoles : baraques de vie, cuisine, maison du contremaître, entrepôt à provisions. Au fil du temps, la technique de culture, d’égrenage de la fleur, de filage a évolué. Un cueilleur de coton faisait, en moyenne, une récolte de 120 kilo de fleur de coton à égrener dans sa journée. L’égrenage manuel pour séparer la touffe filandreuse de la graine était très long, environ 4 à 5 kilo par jour. 1793 voit arriver le moulin à égrener, muni de brosses. Il sera amélioré par un dispositif de scies juxtaposées, jusqu’à 60 lames. 1840 la machine à planter un rang à la fois apparaît. La traction animale sera remisée avec la machine à vapeur, elle-même remplacée par le diésel. Aujourd’hui, tout le travail est effectué dans le cadre d’une coopérative rassemblant les planteurs.

Ynette a collecté l’histoire des descendants des esclaves sur le domaine de Frogmore et en a fait éditer un livre, dont une édition en français.

Après cette visite pédagogique, nous reprenons une heure de route pour déjeuner au restaurant italien à Alexandria, au menu : pennes sauce rose à la crème et au poulet, suivi du tiramisu.

Puis à nouveau la route pour Lafayette à 270 kilomètres de Natchez. Après une rapide installation dans les chambres, à 18 h 30, nous nous rendons dans au « fait dodo » de Pont Breaux. Un restaurant de cuisine cajun accompagné d’un orchestre cajun invitant à la danse. Plusieurs familles sont déjà dans la salle. Elles se transmettent de génération en génération cette culture festive propre au pays cadien.

Pourquoi « fait dodo ». Parce que dans les familles venues de l’acadie, les parents se rendaient visite l’une chez l’autre, pour prendre un peu de bon temps, discuter, écouter de la musique,

**…/…**

danser et laissaient leurs jeunes enfants à la maison en leur disant : fais dodo. On peut voir sur You Tube notre groupe de musiciens enregistrer à Pont

Breaux : https://www.youtube.com/watch?v=xyrfIRxfB1Y

**Lundi 19 novembre**

Une journée bien remplie, avec un départ à huit heures de l’hôtel pour se rendre au Bassin Atchafalaya, qui signifie longue rivière selon les amérindiens. Ancien bras du Mississipi, il constitue une étendue marécageuse de 240 kilomètres de longueur sur près de 30 kilomètres en largeur.

Clives Bergeron et Louise Blanchard, peut-être les cousins cajuns de Marie-Jo, nous conduirons sur leur bateau pour un petit aperçu commenté du bassin, véritable lac à cet endroit. Les cyprès d’eau émergent en quantité de la surface de l’eau. Son bois a été exploité pour la construction des résidences. On en trouve quelques spécimens en France, sous le nom de cyprès chauve. L’arbre est une exception dans le monde des conifères car il perd ses feuilles, il est de la même famille que le séquoia et non de celle des cyprès. Sur le bassin quelques grandes aigrettes et des canards migrants depuis le Canada.

Impressionnant le « Pont Atchafalaya Basin », une autoroute qui file au dessus du bassin, constituée de deux ponts-routes, espacés de quelques mètres sur plus de 29 kilomètres entre Baton Rouge et La Nouvelle Orléans.

Au retour, Clives nous a interprété ce couplet :

« Allons danser, collé

Allons danser, Colinda

Temps dit, que ta mère est pas là

Pour faire fâcher la vieille femme

C’est pas tout le monde, qu’est danser

Toutes les vielles valses du vieux temps

**…/…**

Temps dit, que ta mère est pas là

Allons danser, Colinda »

Nous quittons nos cousins pour nous rendre à Saint Martinville, au bord du bayou Teche.

D’abord, au Mémorial Acadien qui honore les Acadiens, hommes, femmes, et enfants expulsés de l’Acadie, par les forces britanniques et qui se sont réfugiés en Louisiane. C’est le grand dérangement. En 1604 des français s’installent dans le golfe du Saint Laurent et y développent des activités. Suite aux conflits entre la France et la Grande Bretagne, le gouverneur Charles Lawrence ordonne en 1755 la déportation des français installés en Nouvelle Ecosse et au New Brunswick. 18 000 personnes s’exilent vers le sud : Pennsylvanie, Géorgie, Caroline, Louisiane, d’autres aux Caraïbes et en France.

Plus tard, une deuxième vague s’exile à nouveau vers la Louisiane, parmi ceux qui avaient rejoint dans un premier temps l’Europe. Tous ces descendants s’identifient comme des Cadiens ou Cajuns en anglais.

A l’entrée du Mémorial est gravé, en lettres majuscules sur la façade :

« ARRETE-TOI AMI, LIS MON NOM ET SOUVIENS-TOI … »

A l’intérieur du mémorial, une vidéo sous titrée en français, merci à Catherine d’en avoir fait la lecture, un mur des noms gravés dans le bronze, une flamme éternelle, une fresque murale représentant l’arrivée des Acadiens en Louisiane.

Ensuite, nous nous dirigeons vers l’église Saint Martin des Tours érigée en 1765. La messe y a été dite en français jusqu’en 1985. A l’extérieur, d’un côté le long du bayou le parc et le chêne Evangeline, de l’autre côté une jolie statue d’Evangeline aux traits de l’actrice Dolores Del Rio qui incarna le rôle dans un film adapté du roman – poème de Longfellow.

**…/…**

La tragédie romanesque d’Evangeline raconte la déportation, cette œuvre est devenue l’emblème du combat des Acadiens.

Notre guide Catherine nous a fait écouter une interprétation d’Evangeline par Annie Blanchard, dont voici le lien sur You Tube : https://www.youtube.com/watch?v=f49XU6HETyc

Nous reprenons la route pour la visite du site et du musée du Tabasco. Situé sur une petite île de 5 kilomètres sur 2, délimitée par les bayous et marécages. En fait, un ancien dôme de sel gemme exploité et épuisé. Cette anse de terre est acquise en 1850 par la famille Avery. Amoureux de botanique, les Avery sont d’origine Acadienne et Normande. Lorsque Monsieur Edmond Avery se rend au Mexique en 1868 il rapporte des graines d’un petit piment très fort, qu’il fait fructifier et croiser avec d’autres variétés. Par hasard, un piment issu de ces croisements retient son attention. Il le mélange à du vinaigre et du sel, le Tabasco est né. La recette a été améliorée depuis lors, mais garde toujours son exclusivité.

Ce soir, de retour à Lafayette, nous dînerons dans un « steak house ». Au préalable, un tour d’orientation rapide, à la tombée de la nuit, jusqu’à la cathédrale Saint Jean l’Evangéliste édifiée en 1918 sur un terrain cédé par Jean Mouton pour une première construction. Un impressionnant édifice, original par son architecture roman hollandais de briques rouges souligné de modénature blanche.

**Mardi 20 novembre**

Direction Houma à 125 kilomètres au sud-est de Lafayette.

Nous commençons par un retour vers la cathédrale. A côté un chêne cinq fois centenaire, nous en apprécions la masse et sa périphérie exceptionnelle. Hier soir, il faisait trop sombre. Puis la statue de Lafayette, homme stratège auprès de Georges Washington, héros de la guerre d’indépendance et premier président des Etats Unis.

**…/…**

Lafayette bénéficie toujours d’une bonne reconnaissance américaine.

En sortie de ville, un détour par le Centre Culturel Jean Lafitte et le village reconstitué de Vermillonville. Ce nom provient du bayou de Vermillon dont l’eau draine des argiles rouges. Vermillonville deviendra plus tard, en 1884, la ville de Lafayette.

Au centre culturel une vidéo retrace la culture cadienne, suivi d’une galerie où sont exposés divers objets de travail du quotidien, des photographies et des panneaux explicatifs commentés en anglais pour chaque vitrine.

Le village de Vermillonville évoque la vie locale de 1760 à 1890. Composé de constructions : habitat typique des travailleurs du bois,

de la forge, des demeures de propriétaire, des écuries, une église, du mobilier, outils et objets du quotidien, une école. Un ancien magasin réaménagé, sert aux activités polyvalentes du village. Nous y avons déjeuné. Au menu, une soupe de gombo à l’andouille, sorte de saucisse, une purée de pomme de terre, du bœuf mijoté tranquillement, du maïs et des haricots verts, puis un gâteau de pain au caramel.

L’après-midi nous quittons Vermillonville pour rejoindre le Bayou Bœuf. Une visite aquatique commentée par Roland : « vous dites marécages, nous on dit ciprillage. Dans la nuit, il y a beaucoup de brume avec des hiboux, des rats gondins, et des grenouille-bœufs d’un kilo qui font : Wah Wah. »

Il fait trop froid, nous ne verrons pas d’aligator, mais quelques grandes aigrettes blanches et le grand héron au plumage bleuté.

Encore un peu de route dans le delta du Mississipi pour rejoindre l’hôtel à Houma, ville de 30 000 habitants. A notre arrivée, nous avons apprécié l’accueil sympathique agrémenté de vins californiens et d’un assortiment de fromages. Notre dîner sera au restaurant japonais Ichibani : potage, plateau de nems, crevettes, salades et légumes, poisson grillé et une coupe glacée pour conclure.

**…/…**

**Mercredi 21 novembre.**

Encore une journée bien remplie. Départ de Houma vers le nord-est pour La Nouvelle Orléans située à 125 kilomètres. Une agglomération de 1 200 000 habitants. En route, nous traversons ce paysage du delta, composé de marécages où alternent des sols herbeux, des forêts inondées. Là encore la route est surélevée sur pilotis.

Notre découverte de La Nouvelle Orléans commence par un des cimetières les plus anciens : le Saint Louis n°1. De bonne heure, il y a déjà plusieurs groupes de visiteurs. Filtrés à l’entrée, nous devons prendre un guide agréé. Tous les caveaux sont hors sol, compte tenu de la nappe phréatique. Aucune plantation, tout n’est que minéral, il y fait donc très chaud, dès les beaux jours. Une véritable étuve dans les caveaux. Selon notre guide, les corps sont rapidement décharnés, ce qui permet de remiser les ossements dans un sac, bien rangés, dans le caveau. Ainsi, la place se libère pour un nouveau défunt. Certains caveaux comptent ainsi une centaine de corps. Notre guide nous conduit au gré des allées, devant certains caveaux concernant quelques personnages qui ont marqué la Nouvelle Orléans. A noter que les noms de famille sont de consonance française.

Nous nous rendons ensuite au parc Louis Armstrong ou « Congo Square » ancien lieu du marché des esclaves, juste à l’extérieur des murs de l’actuel Vieux Carré Français. Les esclaves africains y ont chantés, le dimanche, les chants de souffrance et d’espoir accompagnés de danses collectives. Le quartier devient un des berceaux de la musique afro-américaine. Plusieurs monuments rappellent cette musique, dont celle de Louis Armstrong, l’enfant du pays qui marqua l’évolution musicale du jazz au 20ème siècle.

Retour au bord du Mississipi pour notre déjeuner-croisière à bord du « Steamboat Natchez ». Dernier bateau à roue actionné par la vapeur, légendaire du Mississipi. Nous croiserons des bateaux de transport desservant les installations portuaires le long du fleuve.

**…/…**

L’après-midi sera consacré à la visite du Vieux Carré, on ne dit pas vieux quartier. Premier site d’implantation de la communauté française de 1718 avec Jean Baptiste Le Moyne, Sieur de Bienville. Le nom a été donné en l’honneur du Régent Philippe, duc d’Orléans.

Notre guide Joseph représente la 10ème génération de sa famille, installée à La Nouvelle Orléans, avec des origines françaises, irlandaises et écossaises.

Demain, 4ème jeudi de novembre, ce sera «Thanksgiving » aux Etats Unis, fête de l’action de grâce au cours de laquelle les familles se réunissent pour manger de la dinde et du gâteau de potiron. Aujourd’hui, il y a donc beaucoup de monde dans le Vieux Carré, avec des sons de toutes sortes, partout. Un carré plutôt rectangulaire d’un kilomètre et demi de longueur sur six cents mètres en largeur, dont les rues forment un damier. Sur la rive du Mississipi, le vieux carré est surélevé par rapport aux eaux du fleuve, à la différence de la ville actuelle de la Nouvelle Orléans, qui se situe souvent au-dessous, derrière des digues. La première digue a été construite dès 1724 pour se protéger de la montée des eaux. Aujourd’hui, le fleuve est entièrement canalisé. Un dispositif permanent de pompage évacue les eaux de la ville. Dispositif qui a fait défaut, lors de l’ouragan Katrina.

Débarquant du bateau, nous nous trouvons où était à l’époque la place d’armes entourée de l’église, la future cathédrale Saint Louis, la Maison du gouverneur et les casernements. Sur les quais, des entrepôts, un hôpital, et le couvent des Ursulines. Tous ces bâtiments réaménagés donnent une belle allure à la place, un peu à l’image de la place des Vosges.

Joseph nous invite à parcourir les rues les plus emblématiques : la rue Royale, la rue Saint Louis, la rue de Toulouse, la rue Dauphine. Y ont été édifiées les plus belles demeures, avec balcons parcourant les étages, s’appuyant sur des poteaux de fonte, des gardes corps en métal coulé aux motifs végétaux,

**…./…**

et de nombreuses corbeilles de fougères naturelles suspendues en façade. N’oublions pas la rue Bourbon, où nous reviendrons ce soir après dîner. En effet, chaque soir, « Laissez les bons temps rouler », La Nouvelle Orléans est le lieu de bouillonnement musical, qui a vu émerger le jazz, de la musique créole et cadienne. Avant de devenir afro-américain, le jazz était français créole. Ecouter Lizzie Miles sur You Tube, par exemple Eh La Bas :

lien : https://www.youtube.com/watch?v=sQlzbiTSy9Y

Terminons notre rapide découverte rue des Ursulines. Les Ursulines sont venues s’installer à La Nouvelle Orléans, pour prodiguer les soins aux militaires français. Retour vers la cathédrale et au passage, un arrêt autour d’une statue équestre de Jeanne d’Arc. Tous les ans, La Nouvelle Orléans organise durant une semaine, pour tous les Etats Unis les cérémonies du 14 juillet. Ici, où nous sommes, autour de la statue de Jeanne d’Arc, les autorités se retrouvent pour des discours et en présence du Consul de France.

Après un moment libre, avant la tombée de la nuit, nous allons prendre possession des chambres avant de revenir au Vieux Carré pour notre dernier dîner : gombo aux écrevisses et gâteau de pain. Nous terminons notre visite de La Nouvelle Orléans et notre découverte de la Louisiane par un bain musical rue Bourbon.

Dans chaque établissement, portes grandes ouvertes, un orchestre joue. Des files d’attente se forment dans la rue pour espérer trouver une place assise et se faire plaisir. Mais, il se fait tard, nous marchons vers l’hôtel en remontant cette rue Bourbon, traversons l’avenue Canal et sa ligne de tramway d’époque.

Au revoir la Louisiane….

**IL COURT LE SEMI-MARATHON DE NEW-YORK**

**GRÂCE A SES CHIENS-GUIDES**

Thomas PANEK pendant le semi-marathon de New-York, le 17 mars 2019.

Cet athlète est le premier à courir le semi-marathon de New York (États-Unis) accompagné par des chiens d'aveugle. Une belle performance.

Le semi-marathon de New York a rassemblé quelque 20.000 coureurs ce dimanche 17 mars. Parmi eux, Thomas Panek, 48 ans. Son signe distinctif ? Malgré sa cécité, il a accompli la course accompagné par trois chiens qui se sont relayés tout au long du parcours. Amateur de course à pied, Thomas a perdu la vue alors qu’il était jeune adulte. Depuis lors, il continuait dans cette discipline, mais uniquement guidé par d’autres athlètes.

Président de Guiding Eyes For The Blind, une association qui élève des chiens pour personnes malvoyantes, il a souhaité participer lui aussi au championnat, aidé par ses fidèles compagnons Waffles, Westley et Gus, bien chaussés pour l’occasion. Du jamais vu dans cette célèbre épreuve. L’athlète a terminé la course en moins de deux heures et demie. Et qu’on se rassure : les braves toutous ont eux aussi eu droit à leurs médailles, n’hésitant pas à poser à côté de leur maître sous les flash des photographes. Voilà un sportif qui a du chien.

**TRAVERSEE DU DESERT EN AUTONOMIE**

Atteint d’une rétinite pigmentaire qui lui a supprimé son champ visuel, il traverse le plus grand désert de sel du monde en une semaine

Mais pour ce père de famille aguerri aux joies du sport, rien n’est impossible à qui veut. Il a donc décidé de s’engager pour une marche de 140 km dans le Salar de Uyunin.

**…/…**

Une semaine d’autonomie complète, accompagné d’un outil de guidage adapté à la déficience visuelle qui utilise la technologie GPS.

**Les outils techniques, un formidable secours au handicap**

Parti le 17 juillet de Llica, le baroudeur a atteint Colchani le 23 juillet. Fasciné par les expéditions extrêmes, il travaillait sur ce projet depuis l’année 2015, en lien avec l’association « À perte de vue », qui souhaite sensibiliser à la déficience visuelle. Ce conquistador des étendues salées raconte qu’il a affronté tempêtes de neige, vents et pannes de matériel électronique, avant d’arriver à bon port

.

Son aventure a pour objectif de montrer que malgré le handicap visuel, de nombreuses choses sont possibles, et que les outils techniques sont parfois un formidable secours. Sans compter sur la forte solidarité humaine. Une aventure enthousiasmante et vivifiante qui ne manque pas de sel.

**HANDICAP EVASION DEUX MOTS MAGIQUES**

.

C’est quoi Handicap Evasion ? Qu’est-ce que cachent ces deux mots ? Handicap ce sont des personnes qui ont des troubles moteurs pour la majorité des cas. Ces troubles peuvent être associés à des troubles de la parole. Cette association ne prend pas de personnes handicapées mentales.

Le mot Evasion reflète de ce que fait cette association. Mais voici une brève présentation. L’association Handicap Evasion a vu le jour en 1988. Elle a déjà 30 ans passés. On les a fêtés l’année dernière. Elle a pour principe d’emmener des personnes handicapées physiques en joélette du prénom de son inventeur Joël.

Qu’est-ce qu’une joélette ? c’est en gros une brouette transformée en fauteuil aménagé afin de pouvoir transporter ces personnes lors de longues randonnées tout terrain en plaine ou en montagne. Les personnes sont donc assises dans une sorte de siège conçu exprès et attachées afin de ne pas chuter. Le fonctionnement de cet engin est compliqué et difficile. Une personne se place à l’avant avec une corde qu’elle tire. De chaque côté, des sangles permettent aussi d’aider la personne qui est à l’avant. Et à l’arrière, quelqu’un pousse. En tout, quatre accompagnateurs sont nécessaires par handicapé, un à l’avant, un de chaque côté, un à l’arrière.

Les différents séjours qui peuvent être faits ont lieu souvent en montagne d’avril à septembre. Parmi ceux qui reviennent, on peut citer la traversée des volcans d’auvergne, le Jura, les Vosges, les Alpes et parfois des sommets à plus de 3000 mètres d’altitude comme le col de Varse. Un séjour a lieu de temps à autre en corse et cette association se déplace aussi à l’étranger par exemple dans le haut Atlas marocain, au Pérou aussi. Ce ne sont que des exemples parmi d’autres. En général, un non voyant ou malvoyant par séjour est accepté, priorité étant évidemment donnée au handicap physique.

**…/…**

J’ai découvert cette structure en 2004 par un couple de randonneurs de Nantes dont la femme est encore Présidente actuellement. J’ai commencé avec eux à l’été 2009. J’ai eu le plaisir de les suivre en corse. J’ai remis ça jusqu’en 2013. Depuis, je n’en n’ai pas refait pour diverses raisons mais l’an prochain, je compte bien y retourner. Les séjours s’effectuent en étoile c’est-à-dire en gîte où on revient tous les soirs. Ou bien en itinérant sous toile de tente ou on dort à la belle étoile si le temps le permet ce qui en corse est arrivé souvent.

Nous partageons des moments de convivialité, dans la joie et la bonne humeur pendant une semaine en général, les plus longs séjours durent dix jours en moyenne voire plus à l’étranger. Des antennes sont présentes globalement dans beaucoup de départements et on les trouve sur Internet. Le siège est basé à Lyon.

Alors, si vous avez envie d’aventures insolites, venez goûter aux vacances avec Handicap Evasion, les prix sont intéressants notamment pour les non et malvoyants. La structure recherche régulièrement des accompagnateurs bénévoles. Si des gens s’avèrent intéressés suite à cet article, je transmettrai les coordonnées pour joindre cette association.

**ASSOCIATION JOYEUX MIRAUDS**

L'association les Joyeux Mirauds organise un séjour dans le cantal du 3 au 17 août prochain. Voici si à votre tour vous êtes intéressés, ou des gens autour de vous, l'adresse du village vacances et leur téléphone.

1 cité de la Mine 15240 BASSIGNAC

tel. : 04 71 69 71 81.

**Sandra DESLOGES**

**Association je fais ce que je veux (jfjv)**

 Nous proposons :

-Des séjours variés au sein de notre maison quercynoise près de Figeac, dans le Lot, à la frontière de la Corrèze et de l’Auvergne.

-Des accompagnements au voyage, en France, ou à l’étranger.

Nos séjours sont organisés dans un esprit d’amitié, avec un nombre très réduit de personnes en situation de handicap de 1 à 4, pour pouvoir respecter les rythmes et désirs de chacun.

 Notre engagement qualité :

La découverte gastronomique se fait dans des restaurants de qualité et l’hôtellerie en chambre d’hôtes de charme ou hôtel 3 étoiles minimum.

Il y a un accompagnateur par vacancier pour une sécurité maximale et une souplesse optimum dans l’organisation des journées.

Tous nos hébergements sont en centre-ville ou au cœur des lieux touristiques pour une inclusion respectueuse des vacanciers dans la communauté locale et jamais en périphérie ou complexe collectif.

En dehors des séjours proposés, nous pouvons bien sûr construire avec vous vos projets de vacances, sur mesure !

 **Virginia et Francis,**

J.F.J.V, association agréée VAO,

habilitée à émettre des reçus fiscaux, adhérent ANCV

Tel : 06 70 89 87 59 ou 06 98 94 32 62 Mail : jfjv.tourisme.loisirs.adaptes@gmail.com

Site internet : jfjv.net

**LIRE EST LE PROPRE DE L'HOMME**

Voici quelques suggestions de lectures pour les vacances ou vos moments de liberté.

Les commentaires que je fais ici n'engagent que moi et ne sont que des indications pour vous donner une idée générale sur les ouvrages lus.

Les analyses fournies par le catalogue de l'AVH sont indiquées entre guillemets dactylo. S’il y a des analyses différentes selon les catalogues, chacune d’elles figure entre guillemets.

Les abréviations sont les suivantes : vol. pour volumes, abr. pour texte en Braille abrégé, int. pour texte en Braille intégral. La durée d'écoute approximative est indiquée comme suit : 10h30 pour 10 heures 30 minutes. L’indication ÉOLE indique que l’on peut télécharger cet ouvrage depuis le site eole@avh.asso.fr ou depuis le titre directement depuis la lettre de la médiathèque AVH envoyée par abonnement électronique.

Patricia BOUCHENOT-DÉCHIN : Au nom de la reine. 17 vol. int. ; Éd. Plon-Perrin, 1998 ; transcrit à la tablette en 1998. "Fersen est mort; d'après ses papiers, nous suivons ses dernières rencontres avec Louis XVI et Marie-Antoinette." Axel de FERSEN nous est connu pour avoir été un ami intime (et peut-être plus) de la dernière reine de France. Ce roman historique est présenté comme des mémoires écrits par le comte suédois, à la destination de sa sœur Christine ou plutôt Kristina. Il se fie à une correspondance entre frère et sœur et à la consultation d’archives suédoises et françaises. Axel, fils d’un noble suédois proche du roi Gustav III fait le tour de certains royaumes et principautés européennes, afin d’apprendre le métier d’officier et de diplomate. Ce périple l’amène en France à la fin du règne de Louis XV. Flanqué de son précepteur, il se présente à l’ambassadeur suédois qui, à son tour, le présente à la cour de VERSAILLES. Au cours d’un bal costumé, il rencontre une marquise plus âgée que lui,

**…/…**

mais qui s’ennuie auprès d’un vieux mari ; ils deviennent amants. Au cours de ce bal, il a aperçu la Dauphine Marie-Antoinette d’Autriche, récemment mariée au Dauphin Louis XVI, ou plutôt qui deviendra roi sous ce nom. Il la trouve belle, mais trop haute pour lui ; il préfère aimer sa marquise. Néanmoins, son charme scandinave attire l’attention sur lui et les succès féminins se succèdent. Son père le rappelle au pays et il rêve d’obtenir une charge de colonel du régiment suédois au service du roi de France. Lorsqu’il va prendre congé de la cour, il salue la Dauphine qui lui confie ses peines de cœur : elle est mal considérée, puisqu’elle n’a toujours pas d’enfant. Il est ému et commence à songer à la consoler. Louis XV meurt sur ses entrefaites, et lorsqu’il arrive en SUÈDE, il s’ouvre à son père de son intention de s’engager en France comme colonel. Son père refuse, mais le roi Gustav approuve, à condition qu’il soit six mois dans chaque pays. Il écrit donc à la nouvelle reine de France, pour la prier d’appuyer sa demande au roi Louis XVI ; la démarche réussit, et Axel revient à PARIS, et donc à VERSAILLES. Il va remercier le roi et la reine. Et prend du service au régiment suédois. C’est ainsi qu’il participe à l’expédition de LA FAYETTE en Amérique. Au retour, il est autant avec son régiment qu’à la cour. La marquise n’a plus de charme pour lui, car il peut facilement approcher la reine. Une intimité s’établit entre deux. Lorsque la Révolution arrive, il est à PARIS, et joue un rôle dans la défense de la famille royale, mais surtout de sa bien-aimée reine. Il met au point l’évasion qui se termine à VARENNES, mais il a laissé partir la famille royale seule et compte la rejoindre à MONTMÉDY, refuge qu’il a choisi pour elle. À BRUXELLES, il apprend que l’évasion a échoué. Il est atterré. Il revient à PARIS pour tenter une nouvelle expédition, retrouve la reine aux Tuileries, en cachette et lui propose d’entrer dans le complot ; il lui assure que les rois de l’EUROPE aideront Louis XVI à recouvrer son trône avec leur appui. La reine est d’accord, mais le roi refuse lorsqu’il apprend qu’il devra fuir avec la reine et le Dauphin et laisser à PARIS sa sœur, Madame Élisabeth et la princesse Marie-Thérèse (Madame Royale). Il est désespéré et rédige le manifeste qu’il fait signer au duc de BRUNSWICH, qui menace la France d’une invasion européenne si le roi (et la reine) ne peuvent pas quitter le Pays.

**…/…**

Rien n’y fait et nous connaissons la suite pour eux. FERSEN rentre en SUÈDE et termine sa vie avec les honneurs de son pays, mais le regret de son amour perdu. Ce roman historique ne peut pas être pris comme parole d’Évangile, car FERSEN a peut-être exagéré son rôle de protecteur. D’autre part, il n’éclaire pas sur la question des rapports réel entre la reine et lui, tout en laissant penser qu’ils n’auraient peut-être pas été aussi honorables qu’il cherche à le faire croire. Ce livre se lit aisément, malgré des fautes de Braille.

Françoise de BERNARDY : Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon, grande duchesse de Bade. 14 vol., int. ; Éd. PERRIN, 1977 ; transcrit en 1978-79 à la tablette. "Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon, 1789-1860." Nièce de Joséphine de BEAUHARNAIS, Stéphanie est orpheline de mère très petite ; son père la confie à des religieuses qui l’élèvent avec attention, mais sans réel tendresse. La Révolution survenant, elles se réfugient dans le Midi, puis à MONTAUBAN avec l’enfant. Son père s’engage dans l’armée de la République et ne se préoccupe pas de sa fille. Au bout de quelque temps, Joséphine s’intéresse à sa nièce et la fait venir à PARIS et l’enfant se retrouve chez son père remarié. La tante est devenue la maîtresse, puis la femme de BONAPARTE, lequel prend la petite Stéphanie en affection et la fait entrer dans la pension de Madame CAMPAN, à SAINT-GERMAIN EN LAYE, où elle trouve Hortense, fille de Joséphine, ainsi qu’une autre Hortense de la PAGERIE, une cousine qui ne l’aime pas. En 1806, rentrant d’une guerre en Allemagne, Napoléon, empereur, veut s’attacher le grand duc de BADE, et pour ce faire, il lui propose de le marier avec Stéphanie ; mais elle n’est pas princesse ; qu’à cela ne tienne, et l’Empereur l’adopte avec l’approbation du père de la jeune fille. Le mariage a lieu. Très vite, le grand duc se montre peu intéressé par la jeune épouse ; il lui préfère les femmes faciles, voire les hommes. Il faut à Stéphanie beaucoup de patience pour concevoir de l’attachement pour ce piètre conjoint. Ce n’est que plusieurs années plus tard qu’elle a son premier enfant : un garçon qui meurt au berceau ; peu après, elle accouche d’un autre garçon qui meurt à trois ans. Arrive ensuite trois filles, auxquelles la grande duchesse apporte toute son affection.

**…/…**

Le grand duc meurt en 1818 et un complot ourdi par le défunt place son demi-frère illégitime sur le trône. Stéphanie devient grande duchesse douairière, mais en marge de la nouvelle famille régnante. Son plus grand souci est de marier ses trois filles dans les cours princières. L’aînée épouse le volage prince héritier de Suède, qui vit en Autriche et sert l’empereur HABSBOURG. Le mariage ne sera pas heureux, et un divorce le sanctionnera. La seconde épousera un prince russe et sera heureuse mère de six enfants. La dernière épousera un lord anglais et ne sera qu’à moitié heureuse. Pour comble de malheur, survient un jeune homme à l’origine inconnue, nommé Gaspard HAUSER, et le bruit court qu’il serait l’enfant de Stéphanie mort au berceau, plutôt prétendu mort par les comploteurs du grand duc, pour qu’un descendant des BONAPARTE ne puisse ceindre la couronne badoise. Cette apparition empoisonnera la vie de Stéphanie pendant de nombreuses années. Restée seule après le départ de ses trois filles, elle voyage en Europe, mais ne peut venir en France sous la restauration ; elle fera une visite à PARIS sous Louis-Philippe qui la recevra avec égards, mais ne tiendra pas à ce qu’elle s’y éternise. Napoléon III, son neveu, la recevra avec plaisir, ce qui heurtera la famille régnante badoise, autant que l’empereur d’Autriche. Elle mourra en 1860, laissant des petits enfants qui entreront dans de nombreuses maisons royales et princières. On la surnomma ‘la grand-mère de l’Europe’, comme plus tard la reine Victoria d’Angleterre. Stéphanie n’est pas un personnage de premier plan, mais ce livre est l’occasion de décrire les maisons princières allemandes, ainsi que l’Europe des années entre 1789 et 1860, où la France a occupé une grande place. Cette histoire romancée se lit aisément.

Jeanne BOURIN : La dame de Beauté. Éd. De la Table Ronde, 1982 ; 8 vol. int. ; DAISY 8h29 ; "Roman historique. transfiguration de Charles VII par l'amour d'une femme, Agnès Sorel." Jeanne BOURIN est connue par ses romans historiques. Ici, elle se situe sous le règne de Charles VII, dix ans environ après que Jeanne d’ARC a été brûlée à ROUEN. Le roi achève de reconquérir son royaume. Il séjourne à TOULOUSE et retrouve là son beau-frère René d’Anjou,

**…/…**

roi de CICILE qui a perdu son trône, mais conserve son duché d’Anjou. Dans la suite de la duchesse, se trouve une demoiselle d’honneur nommée Agnès SOREL, de petite noblesse picarde, d’une beauté irrésistible. La duchesse présente son monde au roi ; celui-ci est ébloui par Agnès qu’il trouve « La Belle des Belles ». Agnès comprend qu’elle pourra tirer beaucoup de cette distinction. Elle fréquente le plus possible les fêtes organisées par le roi et attire son attention en épiant les réactions du monarque. Lorsqu’elle est sûre qu’il la cherche des yeux à tout moment, elle juge que son affaire est gagnée et s’arrange pour approcher de près le souverain. Celui-ci commence par lui adresser des cadeaux de plus en plus précieux ; puis, il lui fait attribuer une chambre particulière où il finira par la rejoindre. Une liaison secrète va commencer, qui durera sept ans et lui donnera quatre filles illégitimes. Cette liaison deviendra connue de tout le pays et Agnès deviendra ‘dame’ de plusieurs fiefs et châtelaine de plusieurs dons royaux. Elle siégera même au conseil du roi, à égalité avec la reine. Cette reine, sœur du duc René d’Anjou, voit d’un assez mauvais œil l’infidélité de son mari, mais doit s’incliner, d’autant plus que le roi l’a fait entrer parmi les dames d’honneur de cette reine. Quant à la duchesse d’Anjou, elle a organisé ou presque la rencontre des deux amants. Admirée, mais peu aimée des sujets du roi, comme d’une partie de la cour, y compris du dauphin Louis, Agnès vit dans l’opulence et la luxure, mais garde apparemment sa foi chrétienne intact ; elle va allègrement de la chapelle à la chambre du péché. Après avoir mis au monde quatre filles bâtardes, elle meurt à 27 ans, dans la contrition et avec les sacrements de l’Église. Ce livre peut surprendre aujourd’hui, mais il est bien dans l’air du temps et des cours royales. Il se lit avec intérêt, même si les détails sont peut-être hors de la réalité. La copie Braille à la tablette est un peu imparfaite, mais ne nuit pas à la compréhension du texte.

Patrick BESSON : La science du baiser. 8 vol. int. ; DAISY 5h15 ; Éd. Bernard Grasset, 1997 ; transcription en 1997-98. "En Grèce au VIIe siècle avant notre ère, la poétesse Sapho ne peut retenir à Lesbos une de ses pensionnaires, mariée à un riche armateur amoureux depuis dix ans d'une célèbre hétaïre."

**…/…**

"En Grèce au VIIe siècle avant notre ère, la poétesse Sapho ne peut retenir à Lesbos une de ses pensionnaires, mariée à un riche armateur amoureux depuis dix ans d'une célèbre hétaïre.". Tassadit, fille d’une famille de l’île de Lesbos, a été confiée par ses parents à la pension dirigée par la poétesse Sapho, connue aujourd’hui pour sa vie ‘lesbienne’, où elle atteint l’âge du mariage. La famille veut la marier au riche armateur Iphytos, veuf d’une quarantaine d’années, ce qui peine Sapho qui a initié la jeune fille à la sensualité féminine, comme il se doit dans la pension. Le mariage a lieu et Tassadit est au comble du bonheur, d’autant qu’elle attend rapidement un enfant. Sapho est catastrophée du changement de l’esprit de son élève. Désespérée, la poétesse se suicide. Iphytos, avant son premier mariage, a eu une liaison avec une hétaïre, c'est-à-dire une prostituée de luxe, qu’il a abandonnée pour se marier. Celle-ci apprend le remariage de l’armateur et décide de se venger en créant tous les ennuis possibles au ménage, de telle façon qu’il se disloque et qu’elle puisse épouser Iphytos. Elle le reconquiert, mais il ne veut pas quitter sa femme et ses deux enfants. Son frère, homosexuel déclaré, trouvera le moyen de sauver le ménage, mais devra s’exiler. Ce roman décrit bien, semble-t-il, les mœurs de la Grèce antique où le sexe, éthéro ou homo, tient un grand rôle. On y trouve un poète, un champion olympique, un marin homosexuel, et quelques prostituées, ainsi que des esclaves, un médecin et, bien sûr, des bateaux. Les scènes d’orgies et quelques descriptions osées sont fréquentes, mais ont leur importance. Ce livre se lit aisément, malgré de nombreuses fautes de Braille.

Bonne lecture.

Jean THÉRY

**NOTRE-DAME DE PARIS** :

**900 ans d’Histoire**

Elle n’est peut être pas la plus belle, ni la plus grande mais elle est « le cœur battant de la France », la plus aimée, chez nous et dans le monde, pour « ceux qui croient au Ciel et ceux qui n’y croient pas ». C’est cela l’important.

Symbole de Paris avec la Tour Eiffel, elle a bien d’autres qualités. Maison de pierre d’ici bas de la Sainte Vierge Marie consacrée patronne de Paris et de la France, selon l’édit officiel de Louis XIII, elle est symbole de foi, de courage, de quête de beauté et de durée. La durée oui, construite au Moyen Age, même après des siècles et bien des malheurs, nous la croyions éternelle et c’est ce qui a fait que nous avons été aussi choqués de la savoir martyrisée par un terrible incendie et en perdition. Car nous avons failli la perdre. Responsables culturels, architectes, pompiers, artisans pourraient en témoigner. Beaucoup, après l’angoisse, ont cédé aux larmes.

Nous allons voir comment et pourquoi Notre Dame est devenue le cœur battant de la France. Elle est le lieu où les Parisiens convergent quand survient une catastrophe, une guerre imminente, un attentat. Elle est l’ultime secours de ceux qui désespèrent, viennent prier, supplier, et allumer une bougie. Elle rassemble les personnages politiques de tous bords qui rendent hommage à un président défunt ou qui remercient après la fin de la guerre. Depuis 856 ans elle est là, debout comme un immense phare sacré et rassurant que l’on voudrait éternel.

**Une longue et courageuse histoire** :

Au tout début en 52 av-J.C en Gaule à Lutèce, les Romains construisent le Temple de Jupiter, mettant les dieux romains et gaulois côte à côte. Puis au cours du IVème siècle, la chrétienté remplace le paganisme et le temple romain par une « cathédrale double » composée de deux basiliques mérovingiennes Saint-Etienne et Sainte Marie.

**…/…**

En 1160 Maurice de Sully, archevêque de Paris, les trouve trop petites et peu pratiques pour le clergé. Il commande une vaste cathédrale dans le nouveau style gothique…..

Je fais ici une parenthèse sur l’art gothique, un art *français* : Vers 1130, à Sens, au sud-est de Paris, un nouveau style architectural tout à fait original apparaît subrepticement, léger, élancé, lors de la construction de la cathédrale Saint-Étienne... Ce style, qui se substitue à l’art roman (Romain), est baptisé « art ogival», par référence à l'ogive ou à l'arc brisé, ou encore «art français » (opus francigenum), car il naît et se diffuse dans le Bassin parisien, à Sens, Saint-Denis, Laon, Noyon, et Paris. Ernest RENAN écrivain, philosophe du XIXème siècle a d’ailleurs écrit : « En Allemagne, jusqu’au XIVe siècle, ce style s’appelle "style français", et c’est là le nom qu’il aurait dû garder. Malheureusement la fatalité qui priva la France de la gloire de ses chansons de geste se retrouve ici. ».

**Un chantier titanesque : de 1163 à 1345**

….Et donc Maurice de Sully cet archevêque, qui obtient le soutien politique et financier du Roi Louis VII, en pleine croisades, désire la construction d’une cathédrale plus haute et plus belle que toutes celles qui existent, et dans le nouveau style « français ». L’ancienne Lutèce, devenue Paris est la plus grande ville d’Europe, elle compte environ 50 000 habitants. Les deux basiliques sont démolies (les vestiges archéologiques sont actuellement conservés et visibles au Musée Carnavalet). La construction de la nouvelle cathédrale, située entre les deux rives de la Seine, est basée sur des fondations de 8 mètres de profondeur. C’est une véritable entreprise pharaonique qui a duré près de deux siècles, **de 1163 à 1345**. L’Ile de la Cité grouille de tailleurs de pierres, de maçons, de charpentiers, de verriers, sous la houlette d’un maître d’œuvre dont on ignore le nom, avec des architectes déjà experts. « La forêt » c’est le nom de l’impressionnante charpente de 10 mètres de haut, composée à partir de 1300 chênes, dont certains on le sait, ont été abattus vers 1160. On vit sur place aux pieds des échafaudages, l’activité est intense, les ouvriers ont le cœur à l’ouvrage car ils sont paraît-il bien payés.

**…/…**

Il y a bien sûr des accidents et certains mourront avant de voir l’achèvement de la cathédrale…

En 1177 le chœur est terminé et la nef est mise en chantier. Le 19 mai 1182 (sous Philippe Auguste) le légat du Pape consacre le maître autel. Il faut encore quelques décennies d’efforts…

Au milieu du XIIIème siècle, le transept, le jubé, la façade ainsi que les deux tours sont bâties. L’architecte Pierre de Montreuil (sous Saint Louis) produit en 1268 les statues qui sont toutes colorées comme d’ailleurs toute la bâtisse ; la rosace (immense vitrail rond) du transept sud est mise en place. Ainsi que les peintures murales et les tableaux, toutes ces œuvres sont des « bandes dessinées » destinées à faire connaître l’Histoire Sainte aux fidèles la plupart illettrés.

**Le portail central** avec le « Jugement Dernier » et son Christ en majesté, les chapelles et **la porte rouge** sont terminées (du côté nord elle reliait le cloître où vivaient les chanoines et le cœur de la cathédrale ; ses voussures sont dédiées à la vie de St Marcel, elle a été restaurée en 2012).

**Le 19 août 1329 Notre Dame entre dans la grande histoire** : le parvis est envahi par une foule de bourgeois, de clercs, de nobles, mais aussi de pauvres gens, et de mendiants, tous animés d’une foi inébranlable. Ils sont venus admirer le futur Saint Louis, 25 ans, pieds nus et vêtu d’une simple tunique, qui dépose la sainte Couronne d’épines, qu’il a achetée à prix d’or, sur l’autel. Notre-Dame veillera sur elle.

Mais le vaisseau de pierre est aussi l’église et la maison du peuple, lequel a parfois de mauvaises manières. Il faut savoir que l’église, à cette époque, est le lieu de rassemblement pour toutes sortes de manifestations : des dévotions chrétiennes certes, mais aussi du théâtre religieux et même payen, des fêtes paillardes, telles les « fêtes des Sous-Diacres » et la « fête des Fous ». Ces fêtes se poursuivent sur le parvis, où se tiennent aussi les foires et les supplices. Et donc ivrognes, gueux, voleurs défilent sous la nef de la cathédrale. Le roi décide alors de placer la sainte relique en lieu sûr :

 **…/…**

il fait édifier la sainte Chapelle en moins de 10 ans, un record !

Sur la place du parvis se trouve une fontaine devant laquelle se dresse la statue du « Grand Jeusneur ».En plâtre, recouverte de plomb , elle représente un homme tenant d’une main un livre, et de l’autre un bâton sur lequel s’enroulent des serpents. On fait parler, agir et protester le « Grand Jeusneur », il sert d’exutoire pour les insatisfactions populaires, il rédige des feuilles volantes clandestinement distribuées où l’on fronde le Gouvernement. Cela deviendra plus tard les « mazarinades » pour fustiger Mazarin. En 1344, après quelques soucis pour les ajuster, on installe les arc boutants = des étaies extérieurs en arc destinés à compenser l’énorme poussée latérale des voutes et à canaliser les eaux de pluie. Ainsi se parachève cette étonnante prouesse architecturale. En 1552 on y adjoint une maison spécialement destinée aux enfants trouvés qui dépendra de l’Hôtel-Dieu.

**En 1572 Notre-Dame est le cadre du mariage du futur roi Henri IV avec Marguerite de Valois**. Puis sous Louis XIII et Louis XIV les travaux d’embellissement reprennent notamment : nouveau maître-autel et nouveau jubé, stalles surmontées de tableaux….

En 1726, sous Louis XV, le Cardinal De Noailles fait entreprendre d’importants travaux de rénovation, dont la reconstruction de la grande voûte de la travée qui menaçait de tomber en ruine et la réparation de la charpente, réfection des gargouilles avec des tuyaux de plomb pour l’écoulement des eaux de pluie… En 1728 la cathédrale est attaquées à coups de pierre par des brigands (5 morts). Au fil des siècles elle a aussi subi plusieurs débuts d’incendie.

**Notre Dame de la Raison** :

Massacrée pendant la [Révolution](http://paris-historic-walks.blogspot.fr/2013/07/la-revolution-francaise-la-prise-de-la.html), Notre-Dame devient le temple de la Raison. La Terreur déclare que la religion n’est que fanatisme et l’Etre suprême remplace Dieu. C’est la déchristianisation. Les gens d’Eglise qui n’abjurent pas sont massacrés, beaucoup s’exilent,

**…/…**

les biens d’église sont confisqués et mis à la disposition de la Nation. (Notre Dame est d’ailleurs toujours propriété de l’Etat). Les statues, déclarées « idoles inanimées », sont pillées voire détruites, les cloches sont fondues. Seul subsistera « Emmanuel » le bourdon trop massif. Notre-Dame, devient le théâtre de scènes révolutionnaires extravagantes, puis elle est transformée en entrepôt, comme beaucoup d’églises.

**Parée pour le sacre de Napoléon 1er et de Joséphine.** En 1804, on dissimule les graves blessures de Notre-Dame sous d’immenses ten-tures et tapisseries brodées des symboles de l’empereur : le N et les nids d’abeille. En réalité, c’est du camouflage : elle n’est plus que l’ombre de sa gloire passée, on songe à la détruire lorsque …

Victor Hugo, en 1831, publie son célèbre « Notre Dame de Paris ». Hugo a 29 ans. Il adore Notre-Dame, il sent sa fragilité, il en fait son personnage principal, et la replace au Moyen-Age avec sa Cour des miracles. V. Hugo a notamment écrit « produit prodigieux de la cotisation de toutes les forces d’une époque, où sur chaque pierre on voit saillir en cent façons la fantaisie de l’ouvrier disciplinée par le génie de l’artiste ; sorte de création humaine, en un mot, puissante et féconde comme la création divine dont elle semble avoir dérobé le double caractère : variété, éternité. ». Devant l’immense succès de cette œuvre, la cathédrale connaît un regain d’intérêt, des restaurations commencent….

**Rénovation judicieuse par Violet-Le-Duc**. Cet architecte très doué entreprend, en 1859, sur 20 ans la rénovation de Notre-Dame. Il la dote de 12 statues monumentales en cuivre de 3,40 m de haut représentant les 12 apôtres. Ornant la toiture elles semblent veiller sur les Parisiens. Elles étaient heureusement sorties en rénovation lors du récent incendie d’avril 2019. Cet architecte, amateur de fantasmagories médiévales, installe aussi d’étranges créatures au dessus du vide : **les chimères**, qui sont des statues fantastiques, mi homme, mi animal. Ainsi Le Stryge (image ci dessus) mi femme, mi vampire avec des cornes et des ailes, la langue un peu sortie, et de grandes oreilles.

**…/…**

Il semble surveiller Paris avec ses coudes posés sur la balustrade, la tête posée entre les paumes de ses mains.

C’est aussi Violet-Le-Duc qui a dessiné et propulsé en 1860 **la fameuse flèche** de 96 mètres au dessus de Notre-Dame, la flèche qui a péri dans l’incendie. Ce créateur audacieux a également ressuscité la galerie des Rois, au dessus du grand portail. Grand connaisseur des savoir-faire du Moyen Age, il nous a laissé la cathédrale telle qu’on la connaît de nos jours, telle aussi qu’on l’imagine éternelle depuis le début.

Cependant en 1871, sous la Commune, elle est sauvée des flammes in-extremis, les statues sont à nouveau éparpillées par les insurgés. L’Archevêque est fusillé. Ensuite elle est restaurée pendant le règne de [Napoléon III](http://paris-historic-walks.blogspot.fr/2012/11/napoleon-iii.html) ; et des travaux d’entretien, de réfection, et de ravalement continuèrent par épisodes jusqu’à nos jours. Monument royal, elle a été adoubée par la République. C’est là que le général de Gaulle fait célébrer un « Te Deum », le 26 août 1944, au lendemain de la Libération de Paris, tandis que les cloches sonnent à toute volée !.

Le pape Jean-Paul II qui y est venu deux fois a déclaré « Il convenait donc que je commence dans un lieu consacré à Marie ma rencontre avec Paris et avec la France.».

**Le grand orgue de Notre-Dame** : au fond de la nef sous une grande rosace, c’est un immense instrument de musique (de 1330) aujourd’hui électrifié de 8000 tuyaux (entre 1 cm et 10 mètres de long) . signé du prestigieux facteur d’instruments français Cavaillé-Coll. Depuis sa console l’organiste le pilote à l’aide de 5 claviers et d’un pédalier, il envoie 110 décibels, plus qu’un avion au décollage !.. Olivier LATRY l’organiste actuel est rassuré que l’orgue ait résisté à l’incendie même si cela nécessitera du temps et du travail pour le nettoyer des cendres. Il parle de miracle.

**Les trois rosaces : immenses trésors lumineux de Notre-Dame**

**…/…**

En forme de disque, ces trois rosaces sont de véritables prouesses dans l’art du dessin religieux appliqué à l’art du verre. Ce sont des chefs d’œuvre, de 13 mètres de diamètre, fabriqués aux XII et XIIIème siècles et qui ont traversé les siècles malgré leur grande fragilité. Composées comme des roses aux pétales de verre multicolores, elles évoquent les fleurs du paradis. On y voit des scènes bibliques, des anges, des saints, des religieux, des rois aussi. Les 3 rosaces présentent respectivement en leur centre : la Vierge, l’Enfant Jésus, et le Christ en majesté.

**Quelques chiffres** :

environ 2000 offices par an et 12 millions de visiteurs par an. Superficie 4800 mètres carrés, Hauteur sous toit : 43 m, hauteur des tours :69 m. avec 380 marches pour y accéder, longueur totale : 128 m.,largeur totale 40 m.

Bien des ouvrages sont consacrés à Notre-Dame de Paris, je termine cette simple évocation par la pensée du Maître déjà évoqué : Violet-Le-Duc, pensée qui pourrait désormais servir de leçon aux restaurateurs pour le projet qui nous tient tant à cœur : «Restaurer un édifice, ce n’est pas l’entretenir, le réparer, ou le refaire. C’est le rétablir dans un état complet, qui peut n’avoir jamais existé à un moment donné »

**Marie-France VAINGUER**

Devinette : Depuis 33 ans, il a son bureau à 20 mètres au dessus du sol, d’où il peut contempler plusieurs trésors uniques au monde. Qui est-ce ?

**Réponse en dernière page**

**RECETTE DE CUISINE**

RECETTË DU CHEF

**TATIN D'HIVER**

**CEDRIC BRARD**

Collège a.Savary, à Fronton

4 PERS. RAPIDE

4 châtaignes, 250 g de butternut, 250 g de panais, I gousse d'ail, I oignon et demi, 50 g de beurre, 30 g de parmesan, 50 g de noix concassées, 50 g de farine, 40 g de chapelure, l0 cl de vin blanc, l0 cl de bouillon, I petit fenouil, 15 cl de crème.

Faire cuire les châtaignes pendant 20 mn dans une casserole d'eau. Cuire le butternut et les panais et petits cubes pendant 10 à 15 mn dans un bouillon de volaille. Faire revenir dans une poêle avec un peu d'huile, l'ail, l'oignon, le butternut et le panais, puis y ajouter la chair des châtaignes. Assaisonne puis dresser en petits ramequins graissés'

Pour le crumble, mélanger le beurre, le parmesan la farine, la chapelure et les noix. Puis recouvrir le ramequins avec ce mélange. Faire cuire 15 mn au four à 180"C.

Pendant ce temps, faire revenir dans un peu d'huile le demi-oignon et le fenouil coupés en petits morceaux, puis arroser avec le vin blanc et le bouillon récupéré de la cuisson du butternut. Laisser réduire et ajouter la crème. Filtrer au chinois après 5 mn de cuisson, réserver ce Jus au chaud.

Servir chaud directement dans les ramequins ou démouler dans une assiette avec un trait de crème de fenouil.

**DES INGENIEURS ET DES BOULANGERS DECOUVRENT COMMENT FAIRE**

**DU PAIN FRAIS AVEC DU PAIN DUR.**

Toulouse / Dominique et Arnaud Gasset propriétaire de « La Boulange d’Angélique », située dans le quartier Saint Agne, à Toulouse, en avaient assez de se retrouver avec un lot de baguettes invendues en fin de journée. Soucieux de l’environnement et engagé dans un e démarche écoresponsable, le couple de boulangers s’est dit que ce pain dur pouvait probablement avoir son utilité. Dans cet optique, il y a un an, il s’est rapproché de l’école d’ingénieurs de Purpan.

Les entreprises sont nombreuses a sollicité l’École dans le cadre de projets variés.

« Les professeurs et étudiants étaient très enthousiastes, il y a eu un bel élan », se souvient se souvient Dominique. Plusieurs mois de tests et d’études auprès des clients ont été nécessaires pour qu’une solution soit trouvée. « Un étudiant de l’École a passé six mois avec nous et a élaboré des recettes à l’aide d’une poudre. » Tout le succès du recyclage réside en effet dans cette poudre. Celle-ci est conçue avec du pain dur broyé par une machine de l’entreprise bordelaise Expliceait. Un an plus tard, les résultats sont concluants : « Nous remplaçons désormais une partie de la farine par cette poudre de pain pour créer des baguettes. Les clients sont emballés ! » Hormis le pain, la poudre sert également a confectionner une multitude de gâteaux ‘financiers, cannelés, cakes…), ainsi que de la chapelure. La démarche des boulangers s’inscrit dans son époque : selon un étude récente de Kantar TNS, 62% des français porte une plus grande attention qu’avant à la qualité de leur nourriture, et 94% veulent réduire le gaspillage. Une gageure quand on sait qu’en France, une baguette sur dix est jetée. Pour mener à bien son projet, a bénéficié de l’aide de la Région, ainsi que de deux Écoles de Montpellier et Montauban. Le modèle toulousain pourra désormais dupliqué dans de nombreuses boulangeries. Si le couple de boulangers est précurseurs dans le domaine du gaspillage alimentaire, il l’est aussi dans le domaine social. « Notre objectif, cette année,

**…/…**

c’est faire tourner nos treize employés sur différents postes pour un meilleur modèle social. On se dit que s’ils fabriquent le pain avec plaisir, ils le vendront avec plaisir. » A terme, le projet de Dominique est encore plus ambitieux : transformer sa boulangerie en lieu de vie, « un lieu où les gens pourront se réunir pour discuter, lire, ou boire un café ».+

**Julie PHILIPPE**

**La dépêche du midi**

**Mercredi 16 janvier 2019**

**HUMOUR**

**6ème sens féminin**

Un homme appelle sa femme et lui demande : «Chérie, on m’a invité à un voyage de pêche avec mon patron et quelques-uns de ses amis. Nous serons partis une semaine. Cela représente une opportunité pour moi d’obtenir une promotion que j’attends depuis longtemps, alors peux-tu me faire, s’il te plaît, une valise avec assez de vêtements pour une semaine entière et préparer ma ligne et ma boîte à pêche ?

Nous partirons directement du bureau et je passerai par la maison rapidement pour prendre mes affaires.

Oh ! s’il te plaît, peux-tu mettre dans mes bagages mon nouveau pyjama en soie bleue ? »

L’épouse trouve bien étrange l’histoire de son mari mais, en bonne épouse qu’elle est, elle fait exactement ce que son mari lui a demandé.

La semaine suivante, le mari revient à la maison un peu fatigué mais, somme toute, content de son voyage. Sa femme l’accueille à la maison et lui demande s’il a pris du poisson et combien il en a pris ? Il lui répond : « oh oui ! beaucoup de saumons, des carpes soleil et quelques espadons. Mais au fait, pourquoi n’as-tu pas mis dans mes bagages mon nouveau pyjama en soie bleue comme je te l’avais demandé ! »

Vous allez adorer la réponse, Mesdames

Et sa femme de lui répondre :

« Je l’ai mis… Il est dans ta boîte à pêche… »

RIBERY reçoit son avis d’imposition. Il est très surpris de voir que ses impôts ont augmenté alors qu’il a déclaré la même somme que l’année précédente.

**…/…**

Furieux, il se rend au centre des impôts, pour faire une réclamation.

« Monsieur le percepteur », dit-il, « je ne comprends pas la hausse de mes impôts. J’ai déclaré le même revenu que l’an dernier, deux millions d’euros par mois, et j’ai une augmentation de mes impôts ! »

« Si, Monsieur », dit le percepteur, «  le plafond de la Sécurité Sociale a été rehaussé. » « Et alors ? » dit RIBERY «, c’est à moi de payer les travaux ! »

Réponse de la devinette (Page )

Olivier LATRY l’organiste actuel de notre Dame de Paris